

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

JOURNAL DES FAMILLES.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois,
par livraison de 16 pages.

Pour Abonnement et prime, un An \$1.00.
Bureaux à Montréal, 10, Rue St. Vincent.

NOTE EDITORIALE.—Le portrait de Jacques-Cartier, 3e prime offerte aux abonnés de l'*Echo*, ne pourra être distribué qu'avec le numéro du 1er décembre prochain. On peut voir ce portrait au bureau de l'*Echo*, chez M. E. Senécal, chez MM. Fabre et Gravel et chez M. Chapleau, libraires.

— La direction de l'*Echo* a cru faire plaisir à ses lecteurs en interrompant la publication des articles déjà commencés, pour insérer presque en entier l'éloquente oraison funèbre prononcée par Mgr. Dupanloup sur le général Lamoricière.

CHRONIQUE.

La sentence de mort prononcée contre le meurtrier Barreau sera exécutée le 17 courant. Les partisans de l'abolition de la peine de mort ont saisi ce prétexte pour recommencer la discussion de cette question avec une ardeur toute nouvelle. Ces grands philanthropes se disent mus par le louable sentiment de la pitié et de la commisération, mais ils oublient, sans doute, que l'exagération d'un bon principe peut quelquefois le rendre mauvais. Cette exagération d'un sentiment bon en lui-même est de l'enthousiasme, et le propre de l'enthousiasme est de détruire la raison. Les pythies et les sibylles, auxquelles seules les Grecs appliquaient ce mot, succombaient quelquefois, dit-on, agitées sur leur trépied de cette fureur extravagante prétendue divine. L'enthousiasme en tout genre, dit Mme de Staël, est ridicule pour qui ne l'éprouve pas. En politique, c'est l'aveuglement, et, en religion, le fanatisme. Aussi, l'hérésie des *enthousiastes* a-t-elle été condamnée par l'Église.

Évidemment, les partisans de l'abolition de la peine de mort sont une autre sorte d'enthousiastes, également opposés aux doctrines de l'Église, et hérétiques par le fait même de cette opposition. Défions-nous donc de cette exaltation enthousiastique, qui nous jette en dehors des bornes de la vérité, surtout dans les questions d'Etat où la sobre raison doit toujours dominer.

Le *Journal des Trois-Rivières* a soutenu une lutte énergique contre ces abolitionnistes. Un collaborateur d'une science distinguée, d'une érudition remarquable et d'un jugement profond, démontre que la première des lois écrites porte la sanction de la peine de mort. Pour en faire voir l'utilité et bien saisir comment elle peut mettre un frein salutaire à la cupidité et à la passion, il nous décrit ainsi les tourments de la femme au paradis terrestre :

“ C'est par la femme que l'épreuve commence, c'est-à-dire par la partie la plus faible de l'humanité. La première attaque vint de l'intérieur, elle commença par la cupidité. Eve était devant le fruit défendu ; elle en contemplait avec satisfaction l'éclat et la beauté ; le désir d'en manger s'allumait peu à peu dans son cœur. Mais la terrible loi était : “ N'en mange pas : sinon tu mourras. ” Et elle reculait..... Puis, se disait-elle, est-il bien vrai que j'en mourrai?... Il est si beau !... le goût doit en être délicieux!!..... Qui sait?..... peut-être que non..... peut-être que je n'en mourrai pas?..... Telle est l'œuvre de la passion et de la cupidité, elle obscurcit la vue, elle mène au doute.

“ N'est-ce pas là l'histoire prophétique de ce qui se passe dans le cœur de tous les prévaricateurs, et surtout de ceux qui commettent des crimes dignes de mort ?

“ La passion *crie, hurle*, pour étouffer la *voix* de la conscience. La haine, par exemple, qui a mis le poignard à la main du féroce assassin, crie au fond de son âme endurcie : “ Frappe ! frappe !..... c'est si beau ! c'est si doux de se venger !..... La soif de l'or, ce démon insatiable, hurle aux oreilles du voleur et du brigand : Frappe !..... assomme !..... pille !..... incendie !..... l'or procure tant de jouissance et de bonheur !

“ Mais la terrible loi est là aussi. Elle crie souvent encore plus fort que la passion. Quand la conscience a été complètement réduite au silence, la loi, avec sa formidable sanction de mort, finit à son tour par faire entendre ces paroles salutaires : “ Arrête ! ne frappe pas !....., malheureux !..... sinon, tu

mourras très-certainement ! Ne vois-tu pas déjà l'affreuse potence se dresser devant toi ?

“ Puis, saisi de crainte à cette menace, le féroce meurtrier hésite. Son imagination effrayée lui laisse entrevoir la potence déjà toute dressée. A cette vue, le poignard ou la hache lui tombe de la main ; il recule épouvanté !!

“ Mais la passion infatigable revient à la charge et lui dit comme à Eve : “ Tu mourras, tu mourras ? mais est-ce bien vrai ? est-il bien certain que tu mourras ? N'as-tu pas mille moyens d'ensevelir dans l'éternel silence de la tombe, cette action qu'une loi tyrannique condamne sans raison ? Et cette loi avec tous ses agents, ne saurais-tu lui échapper ? ne saurais-tu déjouer les plans et toutes les poursuites de ses émissaires, depuis ses plus fins limiers de police, que tu dépisteras facilement, jusqu'à ses magistrats les plus perspicaces, qui ne pourront que très-difficilement trouver les témoins convenables pour constater juridiquement ta culpabilité ?

“ Qui sait, se dit alors le brigand ou tout autre de même calibre, qui sait ? . . . Peut-être que je ne mourrai pas. De là aussi le doute.

“ Donc la passion, seule, mène ordinairement au doute, et rarement au-delà.

“ Eve, en toute probabilité, n'aurait pas été plus loin, si elle eût été abandonnée à elle-même ; elle n'aurait pas voulu risquer sa vie sur un peut-être. La preuve, c'est que satan a dû intervenir.

“ Beaucoup de prévaricateurs en sont là : ils reculent devant la terrible menace de mort, lors même qu'elle ne leur apparaît qu'à travers le nuage d'un doute. D'autres, cependant, plus violemment agités par la passion, passent outre et risquent hardiment leur vie sur ce peut-être.”

— Abstraction faite de la politique, qui n'est pas dans notre rôle, le *Journal des Trois-Rivières* mérite une mention toute spéciale de notre part comme défenseur des saines doctrines. Ses articles intitulés : “ Quelques considérations sur les rapports de la société civile avec la religion et la famille, ” sont d'une portée très-élevée. Chez les hommes du monde et surtout les Canadiens, la lecture de ces écrits produirait peut-être autant de bien qu'en firent en Angleterre les instructions onctueuses et les livres pieux du père Faber. Nos destinées providentielles y sont indiquées avec une justesse frappante. Pourquoi n'en ferait-on pas un livre ?

— Les Fenians continuent à attirer sur eux l'attention publique. On exagère sans doute leur nombre et leur importance, afin d'augmenter le malaise de ceux qu'ils menacent de leur colère. Cependant notre gouvernement a cru que, dans la circonstance, des mesures préventives ne seraient pas dépla-

cées, ne fût-ce même que pour calmer les craintes. La force volontaire a été mise à la disposition du Commandant des forces, et déjà deux compagnies, l'une de Montréal et l'autre de Québec, ont reçu ordre de se tenir prêtes à partir pour les frontières.

— Un ex-Grand-Maître des Orangistes Haut-canadiens, M. Ogle Gowan, s'est permis de faire un appel aux armes à ses co-sociétaires, pour faire face aux mouvements des Fenians. Cet acte injustifiable, d'autorité de la part d'un tel homme, a soulevé l'étonnement et l'indignation des amis de l'ordre, à tel point que les Orangistes eux-mêmes ont cru nécessaire de le désavouer. Les loges de Montréal lui ont répondu vertement, traitant cette usurpation de pouvoir d'impertinence et d'insultes aux autorités constituées, affirmant qu'ici, à Montréal, les Orangistes et les Catholiques vivent dans une harmonie parfaite, et qu'ils ne voudraient pour aucune raison troubler l'entente cordiale. On avait même répandu le bruit que le gouvernement devait fournir des armes aux orangistes pour défendre nos frontières et nos villes contre ces menaces d'invasion. Mais sur les représentations de la Société St. Patrice contre les dangers d'armer une société secrète dans ce pays, le gouvernement a déclaré, par l'organe du Secrétaire-provincial, qu'il n'avait jamais entretenu un projet semblable, que la rumeur même lui était tout-à-fait étrangère et qu'en cas de nécessité il ne confierait le soin de défendre le pays qu'à la force militaire régulièrement organisée.

— Nous avons publié, dans notre dernière livraison, le texte de l'allocution prononcée par Pie IX dans le consistoire secret tenu le 27 septembre dernier. Le Saint-Père s'est élevé contre cette “ société perverse d'hommes, vulgairement appelée *maçonnique*, qui, retenue d'abord dans les ténèbres et l'obscurité, a fini par se faire jour ensuite pour la ruine commune de la religion et de la société humaine.” Il a rappelé les sentences de condamnation portées contre cette société par les pontifes romains ses prédécesseurs, notamment Clément XII et Benoît XIV, qui ont frappé d'excommunication quiconque s'associe à cette secte ou seulement la favorise ou l'encourage. Il a rappelé aussi les anathèmes prononcés par Pie VII et Léon XII contre le carbonarisme et les sociétés secrètes en général.

Après avoir déploré l'indifférence qui a permis à ces sectes occultes de se propager, le saint Pontife arrive à prononcer à son tour une condamnation formelle. Quiconque méconnaîtrait cette autorité et mépriseraient cette décision ne devrait pas être regardé comme un catholique.

L'allocution pontificale se termine par une touchante exhortation aux fidèles qui se seraient associés à des sectes de ce genre, d'avoir à obéir à de plus sages inspirations et à abandonner ces funestes conciliabules, afin qu'ils ne soient pas entraînés dans l'abîme de la ruine éternelle. Le Saint-Père s'adresse aussi à tous les autres fidèles pour leur recommander de se tenir en garde contre les discours perfides des sectaires.

Oraison funèbre du général de La Moricière.

PRONONCÉE PAR MGR. DUPANLOUP.

Sumet scutum inexpugnabile equitatem.
Son bouclier fut la justice et l'honneur.
(*Sagesse*, v. 16.)

Monseigneur, Messieurs,

Cette noble existence que nous venons célébrer, trop tôt ravie à nos vœux et à la France, mérito le respect et défie l'insulte, car elle eut pour bouclier l'honneur. Quiconque respire l'honneur, quiconque aime à rencontrer sur ses pas les nobles natures, les cœurs vaillants, les grandes actions, s'incline devant cette tombe.

Je ne traverse jamais une partie du sol français sans être ému par son histoire autant qu'ébloui par sa beauté, car j'y trouve partout l'honneur. Aujourd'hui j'arrive de la ville de Jeanne d'Arc, dans la terre de Guesclin; j'ai devant moi la Bretagne et la Vendée, et mon âme est fixée tout entière sur la mémoire d'un soldat que l'armée, la patrie, l'Eglise ont appelé d'une commune voix un héros, et qui, victorieux ou abattu, garda pour bouclier l'honneur: *Sumet scutum inexpugnabile equitatem.*

Je voudrais, Messieurs, lui emprunter quelque chose de sa bravoure, ne pas trembler devant la mort, et me sentir ferme, impassible, sous le coup qu'elle a frappé. Mais je me sens vaincu, ma voix tremble pour parler d'un homme qui ne trembla jamais: et au moment de raconter sa vie, sa mort, sa destinée, sa gloire, je sens passer dans mes veines un secret frémissement de respect, d'étonnement, d'admiration, de faiblesse et de douleur. Pardonnez à mon émotion. Ce n'est pas une existence depuis longtemps passée dans l'histoire que j'honore; c'est un mort qui vivait hier que je pleure avec vous; et je viens, faisant effort sur ma douleur, vous dire simplement en quoi cette gloire fut pure, originale, supérieure, tout à fait à part et impérissable.

Si la louange, la plainte, la politique s'attendent à être ici satisfaites, elles se trompent, et je voudrais d'abord les bannir de ce temple. Devant les leçons de la mort, la politique est trop vaine, et mon ministère ne la connaît pas. Devant une si noble vie, la plainte serait ingrate: au lieu d'accuser Dieu de nous enlever de tels amis, remercions-le de nous les avoir donnés. Soyons tristes devant les honteux spectacles, mais soyons heureux et fiers devant les grandes âmes. Quant à l'emphase, à la flatterie, elles seraient indignes du Dieu que nous servons et de l'homme que nous pleurons. Les tombes célèbres sont trop souvent empoi-

sonnées par des louanges injustes, suivies d'un profond oubli. A quoi bon, d'ailleurs, des guirlandes autour d'un canon, d'un sabre et d'un crucifix?

La vérité est que, dans notre siècle, on n'admire pas assez, et on loue trop. Je ne veux pas le louer; je veux seulement proposer à votre admiration les hauts faits et les mobiles de cette vie mémorable, et parler beaucoup moins de sa personne que des sentiments, des vertus et des croyances, source profonde où il puisa, dans les deux grandes phases qui partagent sa vie, dans la prospérité et dans l'épreuve, l'inviolable honneur: *Sumet scutum inexpugnabile equitatem.* Il me semble que je l'entends lui-même se soulever de sa couche et me crier: "Ne parlez pas tant de moi; parlez de la France, de l'armée, de la société, de l'Eglise; si vous m'aimez, parlez de ce que j'ai passionnément aimé!"

O vous qui n'avez pas craint la mitraille, mais qui auriez fui devant la vile armée des flatteurs, rassurez-vous! Si j'essaye, en allant droit devant moi, comme vous alliez au feu, de rappeler ce que vous avez été comme soldat, comme citoyen, comme catholique, je veux surtout louer en votre nom, et les regards sur votre tombeau, l'armée, la patrie, la foi qui vous virent debout pour leur service.

En vous obéissant, d'ailleurs, je me complais à moi-même, car ce que vous avez aimé, je l'aime; et vous comme moi, Messieurs; oui, vous aimez la patrie, heureuse ou malheureuse, puissante ou menacée, dans la gloire ou dans l'infortune. Ni les malheurs, ni les humiliations, ni les ingratitude, ni les disgrâces, non, rien ne peut nous séparer de l'amour de la France. Et vous aimez l'armée, qui est l'épée de la France; et vous aimez l'Eglise, dont la France est la noble fille, l'Eglise qui est la patrie de notre foi et la mère de nos âmes: hommes de ce temps, vous aimez les choses antiques et éternelles comme il les aime lui-même, sans cesser d'être de son siècle et de son pays; sans vains regrets, sans arrière-pensée, sans fausses comparaisons, sans réserves pénibles.

Mais ce n'est point assez, Messieurs. Dans ce bouillant soldat, vous retrouverez tout ce qui charme, éblouit, enflamme ou attendrit les hommes: la jeunesse, la franchise, l'audace, la force, la gaieté, la fougue, la renommée, je dirais presque l'étoile; puis la foi, le sacrifice, la soumission, la disgrâce, l'abnégation, la douleur patiente et la ferme résignation, tous les traits du naturel le plus privilégié aux prises avec une destinée éclatante avant d'être frappée... Un homme est un prisme: les rayons de Dieu le traversent. Ce n'est pas lui qui est beau, ce sont les rayons, c'est Dieu; mais on ne les verrait pas sans lui. Je voudrais en faire tomber devant vous, sur cette héroïque mémoire, de mélancoliques reflets.

L'héroïsme, Messieurs, si je vous le demande, vous me direz vous-mêmes que ses rayons les plus vifs ont illuminé la vie, prospère ou malheureuse, et se réunissent sur le front de Léon-Christophe de La Moricière.

Laissez-moi donc saluer dans un même homme, vainqueur ou vaincu, le héros militaire, patriotique et chrétien, saluer en lui l'armée, la nation, l'Eglise; saluer avec joie cette grande portion d'héroïsme dépar-tie à notre pays et à notre temps, toujours vivante, et qui nous survivra.

J'ai dit: vainqueur ou vaincu.

Cette antithèse, ce n'est pas moi qui la mets dans

cette vie : c'est Dieu qui l'y a mise. Et je dois l'y montrer, parce qu'elle y est.

Dieu a coupé en deux cette vie, je ne puis la taire.

Où, il a plu à Dieu de retourner contre lui ses plus brillantes gloires et de le renverser lui-même sous leurs ruines.

Mais ce fut là, dans cette épreuve même, qu'il trouva sa gloire la plus noble : et vous verrez que le vaincu, en lui, fut plus grand encore que le vainqueur.

Commençons.

I

Je puis être bref sur l'héroïsme militaire, car je suis en France ; je parle entre la Bretagne et la Vendée, et parmi les serviteurs du *Dieu des armées*, je suis un ministre de paix.

N'attendez pas d'un évêque qu'il admire l'armée et la guerre, comme un soldat aime le cheval et la poudre. Non ! en face du Dieu qui versa son sang pour réconcilier les hommes, je déplore ce mystère douloureux de la guerre, et je prie chaque jour afin qu'elle soit évitée, supprimée même s'il se peut !... Mais qui donc en déplorant la guerre, n'admire pas l'armée ? La vertu du soldat, le génie du chef, la justice, la grandeur de la lutte, voilà ce qu'on admire. Ne me parlez pas de l'horreur sublime de la canonnade et des prodiges de la violence armée ; n'espérez pas m'arracher un applaudissement pour le carnage ! Mais dites-moi que ce pauvre paysan français a donné son fils sans murmurer, que cet enfant a quitté son hameau pour traverser les mers, qu'il a marché le jour et la nuit, obéissant, silencieux et gai, pour attaquer une redoute sans nom, et que là, sous le feu, pour sauver un lambeau d'étoffe teint aux couleurs nationales, et qui s'appelle le drapeau de la France, il s'est fait hacher dans un fossé, ou qu'échappé à la mort, il est revenu sans récompense reprendre au sillon paternel la charrue et la bêche. Ah ! cela, je l'admire. Cela est l'héroïsme, ou je ne m'y connais pas ! Dites-moi qu'au milieu de la mitraille, le général conservant son sang-froid a conduit ses hommes à l'assaut, avec ce coup d'œil sûr et pénétrant qui fait vaincre dans les batailles, et déployé toute les ressources de l'esprit le plus libre et du caractère le plus intrépide, face à face avec la mort ! Dites-moi que les armées ne pillent plus, ne répandent plus la haine et la vengeance ; qu'elles respectent l'ennemi, le blessé, la terre étrangère ! Dites-moi que cette guerre ne met pas aux prises des nations chrétiennes, mais qu'elle étend au loin la civilisation et fait reculer la barbarie. Oh ! alors, j'invoque avec confiance le Dieu des armées ! Allez, allez, bataillons français, planter la croix à Hippone, chanter le *Te Deum* à Pékin, délivrer la Syrie, et rendre enfin Constantinople à Jésus-Christ ? Mon patriotisme enthousiaste salue ce paysan obscur, ce général habile, cette guerre juste, cette armée moderne, parce que j'aime le sacrifice, le génie, le progrès et la France.

A tous ces titres, honneur à l'armée d'Afrique ! la France a reçu de ses mains une terre qui peut être la plus belle colonie du monde et l'une des plus belles espérances de la civilisation chrétienne.

Eh bien ! l'enfant chéri de l'armée d'Afrique, le soldat fidèle de Bourmont, le lieutenant préféré de Bugeaud, le vainqueur d'Abd-el-Kader, le héros popu-

laire, le favori de la victoire, s'appelait La Moricière.

J'aime à le voir tout d'abord, non pas tant à la brillante prise d'Alger et à la première redoute élevée sur le sol africain, que fidèle à l'honneur, quand tomba cette dynastie, qui, du moins, en quittant le sol de la France, lui laissa l'Algérie comme un dernier et glorieux legs, comme le plus noble adieu qui fût jamais ; j'aime à le voir accompagnant jusqu'au rivage son général, et serrant avec tristesse la main du vainqueur banni de sa conquête, à qui on refusait une barque pour rentrer dans son pays, et qui n'emportait de sa victoire que le cœur de son fils tué sur les murs d'Alger. Si La Moricière ne brisa pas alors son épée, comme tant d'autres dans leur douleur, et comme le lui demandait sa mère, c'est, lui écrivait-il, qu'il redoutait l'oisiveté pour sa jeunesse. L'honneur de servir encore la France et la grande cause que la France était appelée à servir elle-même sur les rives barbares de l'Afrique, la guerre et ses nobles émotions, et sans doute aussi cette force secrète, cette sorte de conscience de leur destinée qui pousse en avant les hommes supérieurs, le retiennent là et donnent à sa bouillante activité un emploi plein de gloire.

Et bientôt mon regard ébloui le suit jusqu'aux sommets de l'Atlas et sur tous les champs de bataille de l'Algérie, dans les plaines de la Mitidja et sur tous les rivages africains, d'Alger à Mostaganem, à Oran, à Constantine, à Mascara, dans les montagnes de la Kabylie, au Maroc, et jusqu'aux confins du désert.

Vous connaissez, Messieurs, ce théâtre illustre de nos guerres africaines. A l'autre extrémité de cette Méditerranée qui devrait n'être qu'un lac français, entre la mer, le désert et les montagnes, s'étend sous le soleil de l'Orient, un pays riche et fertile ; c'est l'Afrique algérienne, jadis conquise par les Romains, civilisée par le christianisme, mais devenue, sous le joug des fils du Coran, la citadelle de la barbarie et de la piraterie, et un outrage permanent à l'Europe jusqu'au jour où le pavillon français vint venger son injure... Voilà la scène brillante où le jeune de La Moricière était appelé à déployer ses grandes qualités militaires, et il faut dire que nul plus que lui n'était fait pour ces guerres et pour ce pays.

Né de cette forte race bretonne, sur cette terre de la bravoure et de la foi, au sein d'une famille fidèle aux vieux souvenirs et aux vieilles vertus, dès qu'il parut dans les armées, il fut le type du soldat français. Brave, hardi, aventureux, plein de fougue et d'élan, de vivacité et de goût gauloise, montant à l'assaut sous la mitraille, tranquille et imperturbable sous les balles, mais capitaine autant que soldat, vigilant, actif, infatigable ; prudent malgré son audace, prévoyant, organisateur habile d'une expédition ou d'une razzia, fécond en expédients et en ressources ; coup d'œil prompt, décision rapide ; enlevant le soldat pour une attaque ou une poursuite, le lançant ou le retenant à son gré, l'animant du regard, du geste et de sa voix vibrante ; payant partout de sa personne, sauvant au milieu du feu un de ses soldats blessés, le saisissant par la ceinture et l'emportant en travers sur son cheval ; non pas seulement soldat et capitaine, homme de batailles, de faits d'armes, de grands coups d'épée, mais ayant le génie de l'administration aussi bien que de la guerre ; se montrant, c'est l'éloge même qu'en a fait le maréchal Bugeaud, capable de conquérir un pays et de le gouverner ; ayant les

grandes vues comme les grands élans ; voyant plus loin que les armes, plus loin que la force ; la civilisation après la conquête ; comprenant la noble mission de la guerre, et servant enfin par les armes cette grande cause de la civilisation chrétienne contre l'islamisme ; et depuis Lépante et Navarin, n'est-ce pas là éminemment la cause française dans le monde ?

Du reste, des guerres dignes de lui l'attendaient sur les plages africaines. Il y trouvait des races vaillantes qui ne devaient pas livrer leur sol sans combats, les fils des vieux Numides de Jugurtha et de Massinissa ; les races kabyles, indomptée par les Arabes, et indomptables dans les citadelles de leurs montagnes ; puis les races conquérantes, les fils du Prophète, tribus nomades et belliqueuses, vivant sous la tente, hardis soldats, rapides cavaliers ; et, à la tête de toutes ces races, les ralliant et les entraînant par sa parole et l'ascendant de son génie, un Arabe de trempe héroïque, marabout et soldat à la fois, enthousiaste et politique ; soufflant aux tribus la flamme patriotique, religieuse et guerrière ; proclamant la guerre sainte ! Certes, La Moricière et ses braves compagnons d'armes n'eurent pas à se plaindre ; ils purent trouver là de beaux combats : combats nouveaux, guerres inaccoutumées ; sous un climat aux ardeurs dévorantes, dans un pays inconnu, inexploré, avec un ennemi fait au soleil africain et au désert, habile à profiter de toutes les défenses naturelles de son pays, partout présent à la fois, mais insaisissable ; tantôt inondant la plaine, harcelant la queue et les flancs de nos colonnes, plus rarement le front ; puis, fuyant avec la rapidité du vent, sur ces chevaux légers, accoutumés à dévorer l'espace et à graver ou descendre au galop les pentes abruptes ; tantôt, au bruit de notre marche, se réfugiant au loin, guerriers et population, jusque dans le désert ou sur les sommets de l'Atlas. Ces guerres demandaient des tactiques tout à fait nouvelles, et des courages à l'épreuve de tout. C'est là qu'on vit le général de La Moricière, tantôt emporter d'assaut les villes, tantôt ravitailler nos places, tantôt défendre nos postes avancés et isolés, perdus au milieu des flots soulevés des tribus ; lancer des expéditions de tous côtés ; parcourir en tous sens le pays ; fouiller les gorges des montagnes ; donner partout la chasse à Abd-el-Kader ; faire des marches longues, pénibles, incessantes, sous le soleil, la pluie, les ouragans et le feu de l'ennemi ; traîner avec lui des convois pour vivre dans les pays où l'Emir avait fait le désert, et d'où les tribus, en fuyant, avaient tout emporté, ou bien trouver le secret de se passer de convois et de faire vivre la guerre par la guerre ; jour et nuit, des alertes, des engagements, de chaudes affaires, des assauts sanglants, des combats meurtriers, contre des nuées de Kabyles ou d'Arabes, ou contre les belles troupes régulières et les *rouges* de l'Emir.

Voilà la guerre où La Moricière conquit tous ses grades, à la pointe de son épée. Successivement et rapidement capitaine, chef de bataillon, lieutenant-colonel et colonel, maréchal de camp, lieutenant général, et menant lui-même les expéditions, gouverneur d'une province algérienne, gouverneur général par intérim, qui pourrait le suivre dans sa course rapide ? Il fut bien cependant, Messieurs, vous en dire quelque chose.

Voyez-le : il n'avait que vingt-cinq ans ; il s'agissait d'aller reconnaître une ville arabe, Bougie, dont on voulait s'emparer. La Moricière réclame cette mission

difficile. Un bâtiment léger le débarque sur la plage avec quelques officiers. Mais bientôt toute la ville s'ameute : il se réfugie dans une maison ; la maison est cernée de toutes parts. Il n'hésite pas ; il ouvre tout à coup les portes, sort avec ses compagnons le front haut, le regard menaçant, le pistolet levé et le sabre au poing, et passe à travers les Arabes, immobiles et stupéfaits de tant d'audace. Mais ces rapides moments lui avaient suffi pour noter, au milieu du péril, des observations dont la précision et l'exactitude firent tomber la ville entre nos mains.

Bientôt après, à la retraite de le Macta, La Moricière reçoit l'ordre de ramener d'Arzeu à Oran dix escadrons : la mer lui était ouverte, des bâtiments pouvaient le transporter avec sa troupe ; mais c'eût été fuir et sacrifier le prestige français : La Moricière refuse la route de mer, et traverse hardiment avec ses dix escadrons les tribus en armes.

Dans la retraite de Médéah, on l'avait mis à l'arrière-garde. Tout à coup un désordre fatal se propage dans les rangs de notre armée : les Kabyles, acharnés à notre poursuite, font de nombreux prisonniers et se disposent à les égorger. La Moricière se retourne, se précipite sur les Kabyles, leur arrache leur proie, et par sa fière attitude les force à se tenir désormais à distance, et l'armée, dès lors, vit sa retraite assurée.

Faut-il maintenant vous le peindre à Constantine ? Déjà nos munitions étaient épuisées, et les murs de la ville ne cédaient pas. Le brave colonel Combes, précipité de la brèche, était venu, blessé mortellement, tomber aux pieds de M. le duc de Nemours : " Monseigneur, mon devoir m'ordonne de vous dire que la brèche est praticable." Et cela dit, il reste mort. Le maréchal Vallée dit alors à La Moricière qu'il fallait enlever la brèche, praticable ou non, à tout prix. La Moricière se lance à l'assaut à sept heures du matin, jetant à sa colonne ce mâle commandement : " Mes zouaves, à vous ! debout ! au trot ! marche ! " Et renversant tout sur son passage, il arrive le premier sur la brèche. On le vit là un instant, tel que le peintre immortel de nos guerriers d'Afrique en a tracé pour l'avenir un tableau que nul n'a le droit de refaire, debout, avec ce regard de feu qui promet la victoire, le fez rouge sur la tête, le burnous bleu sur les épaules, debout au haut du rempart conquis, trente secondes avant qu'une mine cachée, sautant sous ses pas, le lance en l'air, l'envelisse tout vivant sous les décombres du rempart écroulé. Quand on le ramassa noirci, brûlé, les chefs de l'armée, par une inspiration toute française, voulurent qu'à l'ambulance on jetât sur son lit de camp, pour couverture, le drapeau de Constantine.

Ah ! Messieurs, oui, vous êtes une grande nation ; et quand vous voulez avoir du cœur, vous n'en manquez pas !

Un des faits, Messieurs, les plus brillants, et, si je le puis dire, les plus pittoresques de cette grande épopée de nos guerres d'Afrique, c'est l'attaque de ce fameux col de Mouzaïa, si souvent teint du sang de nos soldats : les Kabyles couronnaient ce point le plus élevé de l'Atlas ; un triple rang de redoutes garnies d'ennemis ajoutait à la difficulté des lieux des obstacles insurmontables. La Moricière s'élance avec ses zouaves : ils gravissent avec les genoux et avec les mains ces pentes escarpées : les premières, les secondes redoutes sont enlevées ; mais tout à coup, avant d'arriver aux

troisièmes, ils rencontrent une gorge profonde qui les en sépare; et du retranchement formidable qui la surmonte, partent à demi-portée de fusil des coups innombrables, et, de toutes les crêtes qui dominent la position, les Arabes accourus en masse dirigent de tous côtés sur La Moricière et ses soldats des feux plongeants. Le reste de l'armée, qui était encore au pied de la montagne et gravissait, eut un moment d'anxiété terrible pour cette brave troupe. Une colonne, chargée d'enlever le pic principal, avait d'ailleurs disparu dans le brouillard. Mais tout à coup, au milieu d'une effroyable fusillade, on entend un bruit lointain de tambours et de clairons qui monte au milieu de la nuée, de l'autre côté de la montagne. C'est Changarnier, avec son 2^e léger, qui a tourné l'ennemi et qui approche. Les zouaves de La Moricière, électrisés, n'attendent plus; par un irrésistible élan, ils franchissent la gorge, emportent le retranchement, dispersent comme un troupeau les Kabyles, et La Moricière vainqueur reçoit sur les hauteurs emportées Changarnier, qui arrive, avec huit balles reçues dans ses habits et ses épauettes, et ils se serrent la main!

La Moricière, Changarnier, et vous aussi, trop longtemps oublié, méconnu... et qui ne deviez pas l'être... vous qui reposez sur la terre bretonne, et dont La Moricière conduisait sous les voûtes de cette cathédrale, ici même, la glorieuse déposition, noble et modeste général Bedeau : La Moricière, Changarnier, Bedeau, je ne vous séparerai pas ! Vos soldats, vos rivaux, tous vos camarades de gloire, ne vous séparent jamais : ils vous avaient donné à tous trois ce nom qui fit autrefois la gloire des Scipions. Hélas ! les *trois Africains*, par une singulière destinée, unis dans la gloire des armes, le furent aussi dans les revers de la vie publique, comme dans la noble constance à supporter la fortune adverse et à rester debout sous les coups du sort, aussi bien que sous le feu de l'ennemi, dans une inébranlable fidélité à toutes les causes qu'ils avaient servies. Hommes de cœur, recevez, tous trois, en ce jour, de ma voix et des profondeurs de mon âme, le même hommage, ou plutôt le salut des armes, tel qu'on le rend partout, sur la terre de France, au signe et à l'étoile même de l'honneur !

Ces glorieux faits d'armes et tant d'autres qui le suivirent ne sont pas toutefois ce que La Moricière a fait de plus utile pour le service de la France. Son service, peut-être le plus mémorable, ce n'est pas d'avoir remporté de telles victoires avec de tels soldats ; mais ces soldats, ces zouaves, c'est lui qui les forma. Placé à leur tête, au moment même de leur création, c'est lui qui contribua plus que tout autre à leur donner l'esprit militaire qui les distingue, à les faire ce qu'ils sont, et il les fit, pour ainsi dire, à son image, du moins en ce qu'ils ont de chevaleresque et de français : vrais lions d'Afrique dans les combats : toujours au feu, au premier rang ; n'attendant jamais l'ennemi, l'abordant à la pointe de leur baïonnette ; dans ces guerres étranges, usant de toutes les manœuvres et de tous les stratagèmes ; tantôt se couchant à plat-ventre, grim pant dans les broussailles et sur les pentes escarpées ; tantôt bondissant comme des panthères ; non moins ingénieux dans le camp que braves et intelligents sur le terrain ; pleins d'entrain, de verve, de gaieté militaire ; chansonnant volontiers dans leurs refrains du bivouac la casquette du maréchal ; trouvant moyen partout de vivre et de chanter ; rachetant par tant de qualités héroïques et

guerrières leur amour un peu trop vif de la razzia, et leur humeur plus faite pour la poésie des batailles que pour les travaux des quartiers d'hiver et les campements ; préférant encore aux chants du bivouac les sons de la charge et du clairon ; sachant pourtant manier la pioche comme la baïonnette, et se couvrir de boue comme se couvrir de sang ; construire des redoutes, au besoin, comme les emporter d'assaut ; et pour tout dire, enfin, portant dans leurs mâles poitrines un cœur tendre et bon, comme en ont les héros : témoin cette campagne, dont parle leur historien, où l'on ne vit pas, au retour, des poules et des tortues sur leurs sacs, mais où ils ramenaient des femmes et des enfants qu'ils avaient sauvés, donnant, dans la marche, leur pain aux femmes et aux vieillards, et le lait de leurs chèvres aux petits enfants ! Voilà les zouaves de La Moricière, de ce soldat qui, un jour, ayant acculé à la mer les tribus révoltées, arrêta tout à coup ses colonnes, de peur, comme il le dit si simplement et si noblement dans son rapport, que "la vengeance ne fût trop sévère."

Certes, je ne m'étonne pas de la popularité qu'il eut dès lors dans l'armée, et que, si jeune encore, il fut, comme dit le poète :

Un de ceux dont le nom
Retentit dans l'armée à l'égal du canon ;

ni que plus tard il ait pu dire : "Quand j'élèverai mon nom au bout de mon sabre, j'aurai des soldats. Je sais comment en huit jours on fait des zouaves."

Qui ne se rappelle, quand ces fiers soldats parurent pour la première fois à Paris, soit qu'on les rencontrât isolément, soit qu'on les vit sous les armes, quelle admiration excitait leur tenue martiale, leur front haut, leur visage bronzé, leur mâle regard, leur pas guerrier, leur costume leste et pittoresque, et quand ils passaient sous les drapeaux, les sons entraînants de leur marche ? Et quand ils s'embarquèrent neuf mille des bords africains pour les rivages de la Crimée, troupe aguerrie et superbe, ravie d'aller sous d'autres cieux, à d'autres combats, on pouvait dès lors prévoir les prodiges de l'Alma et d'Inkermann, et on leur criait d'avance ce que nos rivaux eux-mêmes furent forcés de leur dire : *Vous êtes les premiers soldats du monde !*

S'ils ne vous virent pas avec eux à ces dernières batailles, vous y étiez néanmoins, La Moricière, par votre âme guerrière ; car vous l'aviez soufflé, cette âme intrépide, à ces vaillants bataillons, et vous eûtes, bon gré, mal gré, votre part de ces victoires gagnées sans vous, mais par vos soldats... Vous aviez donné à la France cette troupe invincible ; et la France ne peut l'oublier !

Qu'ai-je besoin maintenant de suivre La Moricière dans tous ses exploits, chaque année, chaque jour renouvelés sur la terre d'Afrique ?

Je dis chaque jour, car il y eut des années où il ne se trouvait presque pas d'interruption ni de repos dans les campagnes ; et quant à La Moricière, il n'y eut qu'une voix parmi ses compagnons dans ces guerres héroïques pour dire qu'il était infatigable, et qu'avec lui on ne s'endormait ni jour ni nuit. "C'était un homme de fer," me disait un de ses anciens aides-de-camp ; "et d'acier," ajoutait un autre ; et il était passé en proverbe parmi ces Messieurs — je cite textuellement — qu'il tuait trois aides-de-camp en vingt-quatre heures.

C'est lui qui avait compris le premier l'importance

de porter le centre de nos opérations militaires au-delà de la première chaîne de l'Atlas, dans la plaine d'Égris, à Mascara, au milieu même de la puissante tribu des Hachem, d'où était sorti Abd-el-Kader, et qui lui fournissait quinze mille cavaliers, au moyen desquels l'Emir dominait et entraînait à sa suite les autres tribus. La Moricière trouva le moyen de ravitailler Mascara et de faire vivre là six mille hommes. Ses zouaves, dans cette campagne, firent la moisson, comme autrefois à Dely-Ibrahim et à Médéah ils s'étaient faits maçons, forgerons, terrassiers, pour construire leurs retranchements et leurs casernes. "Soldats! honneur à vous!" dit le maréchal Bugeaud, dans un ordre du jour mémorable, "par là, vous avez plus fait dans cette campagne pour la conquête du pays qu'en gagnant des batailles, et en revenant ensuite à la côte."

C'est de là, de ce poste avancé au milieu des tribus, que La Moricière dirige ensuite d'incessantes expéditions contre Abd-el-Kader, le poursuit jusque bien au-delà de l'Atlas, achève d'abattre la redoutable tribu des Hachem. Ni leurs déserts, ni leurs montagnes, ni leurs 15,000 chevaux ne purent les dérober à ses coups. Il parlait pour une expédition de trois semaines et plus, avec des vivres pour quatre jours: "Où en trouverons-nous? disaient les soldats.—Les Arabes en trouvent bien, disait-il; nous ferons comme eux.—Et comment?—Fouillez la terre: elle vous en donnera!" Et les soldats, à la pointe de leurs baïonnettes ou de leurs sabres, fouillent la terre et découvrent les silos des Arabes, se font des pains et des galettes du meilleur blé: et de ce jour-là le moyen fut trouvé de faire vivre la guerre par la guerre.

Le 25 juillet 1842, il ramenait sa division à Mascara, après trente-six jours de bivouac, et des marches de cent trente lieues. Ses soldats revenaient sans chaussure; la peau des bœufs qui les avaient nourris leur avait fait en route des espadilles pour souliers. Mais à l'heure même, des tribus fidèles menacées par l'Emir, depuis que La Moricière n'est plus là, l'implorant; sans hésiter, il repart avec ses infatigables soldats jusqu'au 6 septembre; et de nouveau, quelques jours après, il tient la campagne jusqu'au 17 novembre. Telles étaient ces guerres, et telle son activité.

Et que dirai-je de cette mémorable bataille d'Isly, qui rappelle, comme on l'a dit, celle des Pyramides? Il y avait eu peut-être quelque dissentiment au conseil de guerre entre le maréchal Bugeaud et le lieutenant-général La Moricière. Celui-ci doutait que le moment de livrer bataille fût venu. "Après la victoire, tous nous étions, me racontait un des acteurs de cette grande bataille, fatigués, anéantis; nous avions passé vingt-quatre heures à cheval, par une chaleur de cinquante-quatre degrés... nous étions tous là, couchés par terre, nos chevaux comme nous. La Moricière seul était debout, allant et venant. S'approchant d'un de ses aides-de-camp: "Eh bien! mon cher, lui dit-il, c'est le vieux maréchal qui avait raison." Mais lui, dans l'action, avait si bien fait son devoir, que son nom fut cité le premier à l'ordre du jour de l'armée par le maréchal Bugeaud.

Vous étiez à cette bataille, et votre nom se lit aussi avec honneur dans l'ordre du jour, vous qui avez prononcé naguère, sur la tombe de votre ancien général, de si françaises et si chrétiennes paroles, brave général Trochu, digne ami d'un héros!...

Vous y étiez, aussi, vous tous, généraux, officiers ou soldats, que le cours du temps a portés vers de plus hautes destinées ou conduits à la mort. Je ne suis pas oublieux de votre gloire; mais souffrez que je réserve ici mes paroles pour ceux que le malheur a rendus plus grands que le succès!

Qu'ajouterai-je? c'est de la main de La Moricière enfin que devait partir le coup qui termina toutes ces guerres; il fut l'organisateur de l'expédition qui aboutit à la vaillante prise de la Smala; et c'est à lui qu'Abd-el-Kader aux abois vint apporter son épée.

Alger, Constantine, Isly, soumission d'Abd-el-Kader: ces trois états de services sont bien grands, et il n'en est pas de plus beaux inscrits sur nos arcs de triomphe. Mais avec le dernier coup d'épée du soldat commence l'œuvre du civilisateur, et La Moricière ne l'oublia pas un seul jour.

En 1846, nous retrouvons le général en habit noir, montant à la tribune pour défendre l'Algérie.

Ce fut l'œuvre de la colonisation de l'Algérie qui le décida à entrer dans la vie politique. En effet, l'Algérie conquise, il fallait achever l'œuvre des armes, "et la colonisation était, selon lui, la plus grande chose, peut-être, que la France eût à entreprendre de nos jours."

Il avait raison, Messieurs; l'histoire demande aux Turcs ce qu'ils ont fait de l'Asie, aux Espagnols ce qu'ils ont fait de l'Amérique, aux Anglais ce qu'ils ont fait de l'Inde; il sera demandé aux Français ce qu'ils ont fait de l'Afrique. Les grands peuples ont de grandes missions. La nôtre avait été, jusqu'ici, la prédominance sur la Méditerranée, et pendant des siècles nous l'avions méritée par l'efficace protection de l'Orient, et nous devions la mériter encore par la transformation de l'Afrique. Si la France, en effet, ne parvient pas à civiliser sa conquête, tout le sol africain nous payerait mal tant de sang versé. Ce que La Moricière a fait pour jeter dans les sillons de l'Algérie, labourés par son épée, les semences du travail, du progrès, de l'ordre civil, de la religion, je dois vous en dire quelque chose.

A Oran, dans un banquet que lui offraient les colons français, il avait déjà prononcé sur l'avenir de notre colonisation de belles paroles:

"Il y a bientôt quinze ans que nous luttons sur le sol de l'Algérie pour en assurer la possession à la France; l'œuvre de la conquête s'avance; la tâche de l'armée s'accomplit. Mais nous ne sommes pas venus cueillir des lauriers stériles. Il faut qu'une population française vienne se grouper sur la terre conquise *autour du drapeau de la nation, qu'elle le prenne dans ses mains et qu'elle devienne assez forte pour le soutenir.*"

Mais ses vœux pour le développement et la grandeur de la population française en Algérie ne lui faisaient pas oublier les indigènes. Un orateur avait fait un magnifique tableau de l'envahissement de l'Amérique par la population anglo-américaine. "Oui, s'écriait La Moricière, mais que sont devenus les Indiens? Ils ont été massacrés ou empoisonnés par le rhum et les liqueurs fortes. Ce que les Anglo-Américains ont fait des Indiens, nous ne voulons pas le faire des Arabes. De pareils procédés, de pareils moyens, de pareils crimes, nous n'en voulons pas; nous les repoussons au nom de la France, au nom de l'honneur de notre pays, au nom de la mission qu'il remplit dans le monde, au nom du Christianisme."

Sans doute La Moricière voulait qu'on laissât aux

Arabes la liberté de leur culte ; en les éclairant toutefois, car pour lui la liberté des cultes n'était pas la promiscuité des cultes, ni l'indifférence en matière religieuse.

Mais son âme s'éleva plus encore et trouva des accents de la plus haute éloquence, où les grandes vues de l'homme politique se mêlent aux sentiments de la foi la plus touchante, quand à Paris il dit adieu aux colons partant pour Alger :

« C'est au travail intelligent et civilisateur d'achever ce que la force a commencé. La poudre et la baïonnette ont fait en Algérie ce qu'elles pouvaient y faire ; c'est à la bêche et à la charrue d'accomplir leur tâche. — Mais rappelez-vous que ces plaines que vous allez féconder de vos sueurs ont été longtemps arrosées du sang de vos frères de l'armée, qui l'ont versé pour vous, et sans espoir de récompense.

« Avant de vous quitter, permettez à un ancien soldat d'Afrique de vous dire que si jamais, en défrichant vos champs, vous trouvez, dans les broussailles une croix entourée de quelques pierres, cette croix vous demande une larme ou une prière pour ce pauvre enfant du peuple, votre frère, qui est mort là, en combattant pour la patrie, et qui s'est crucifié tout entier pour que vous puissiez un jour, sans même savoir son nom, recueillir le fruit de son courage et de son dévouement. »

Cette croix, Messieurs, dont le général de La Moricière parle si noblement, sera, quoiqu'on fasse, le complément nécessaire de l'œuvre colonisatrice ! Et ici rendons hommage à cet autre grand homme de guerre, qui a tant encouragé les trappistes de Staouéli, et qui avait pris pour devise cette belle formule, laquelle résume si bien l'œuvre de la France en Algérie : *Ense, Cruce et Aratro !* Oui, le glaive ne peut être ici que le précurseur de la croix ! Si nous n'avions pas planté la croix sur la terre algérienne, tous nos efforts de colonisation et de civilisation seraient vains !

Ah ! je rougis pour mon pays, lorsque j'entends dire qu'on supprime d'une œuvre de civilisation l'élément le plus civilisateur ! Je rougis quand on me raconte que les Arabes nous méprisent parce que nous sommes sans religion. Certes, je ne demande pas l'extermination des Arabes ! Laissons à d'autres ces procédés de civilisation. Mais je demande qu'on les éclaire, qu'on les persuade, et pour cela qu'on leur montre les vertus de l'Évangile. L'Évangile seul peut en faire des Français. Et si ce n'est pas là l'œuvre de la politique, je demande au moins que la politique n'entrave pas cette œuvre, et laisse au christianisme toute la liberté de son influence et de son action.

Je me suis laissé peut-être trop entraîner, MM., par ce qui fut l'œuvre la plus chère du général de La Moricière, l'œuvre de sa vaillante jeunesse, l'œuvre des débuts de sa carrière parlementaire, la conquête et la civilisation de l'Algérie.

Quittons maintenant l'Afrique ; oublions la tribune, suivons ce soldat qui renferme un grand citoyen, suivons-le dans le second acte, plus mémorable encore, de sa vie militaire, sur un théâtre plus rapproché de nous, plus douloureux, à Paris même, dans ces jours éternellement néfastes et dont il faudrait pouvoir perdre à jamais la mémoire, quand la société française, menacée tout à coup par ses enfants égarés, parut un moment suspendue au penchant des abîmes.

Quoique nous pensions, MM., les uns et les autres,

de ces tristes temps, aimons du moins que l'honneur n'ait jamais manqué à aucune époque de nos annales. Il eut son jour en 1848, non-seulement lorsque deux ou trois actes célèbres flétrirent le drapeau rouge, abolirent l'esclavage et la peine de mort en matière politique, mais surtout lorsque la nation toute entière se leva, se défendit, se sauva, par un mouvement généreux et universel, auquel servirent de soutien la loyauté de nos soldats et le patriotisme de nos grands hommes. L'honneur national se personnifia surtout alors dans quelques citoyens qui abattent l'anarchie à la tribune, pendant que d'autres la surmontent dans la rue. La Moricière fut parmi tous au premier rang.

Deux ans de vie parlementaire avaient marqué déjà sa place parmi les orateurs, lorsque la nuit du 23 février montra à quel degré cette parole était au service d'une âme loyale, clairvoyante, intrépide. Il avait parcouru les barricades ; son coup d'œil militaire avait jugé la gravité méconnue de la situation, et il courait les rues dans les ténèbres pour l'étudier encore, lorsqu'on vint lui dire qu'il était ministre de la guerre dans un nouveau cabinet. Il avertit ses collègues, les suivit aux Tuileries, où ils voulaient le charger du commandement en chef de toutes les troupes. Mais il eût fallu enlever ce poste, au moment du danger, à son ancien et vaillant chef ; c'était impossible : « Non, dit-il en marchant à pas précipités, non, on ne fait pas descendre de cheval un maréchal de France ! » On lui demanda alors de prendre le commandement de la garde nationale, qu'il fallut rallier dans les faubourgs avant de se mettre à sa tête. « Tout ce que vous voudrez, dit-il ; qu'on me donne un uniforme et un cheval. » Et revêtu d'une capote d'emprunt, ne songeant pas plus à son titre qu'à sa vie, il partit, affrontant vingt fois la mort. Son cheval est tué sous lui, il reçoit deux coups de baïonnette et se relève pour aller à l'Hôtel-de-Ville défendre jusqu'au bout l'ordre social ; là, de nouveau renversé, il est soulevé aux pieds par la multitude, frappé encore, puis sauvé à grand-peine par d'anciens zouaves qui le reconnaissent et le ramènent chez lui, où celui qui m'a rapporté ces détails l'a vu alité, frémissant et fier comme un lion blessé.

Appelé au mois de juin par son ancien lieutenant, le général Cavaignac, à la défense de la liberté et de l'ordre public menacés par la barbarie, on le vit lancer ses gardes mobiles, comme autrefois ses zouaves, à l'attaque des barricades. Il avait l'air de se jouer au milieu des dangers et donnait confiance à tout le monde par son entrain.

Si quelquefois, en face de ces forts crénelés et des feux qui partaient de toutes parts, et sous lesquels tombèrent successivement en trois jours tant de généraux, la troupe étonnée semblait hésiter un moment, La Moricière, après avoir abrité ses soldats et les braves gardes nationaux le long des murs et des portes-cochères, lui, au milieu de la rue, exposé à tous les coups, calme sur son cheval, s'avancait lentement à quelques pas d'une barricade et revenait de même en disant : « Vous voyez bien que ce n'est pas difficile ! » Une décharge abat son cheval : il se relève, ramasse tranquillement son cigare, saute sur un autre cheval, en disant gaiement à ses soldats : « Petit bonhomme vit encore ! » Et à un représentant montagnard qui lui faisait un banal compliment sur son courage : « Du courage ! répond brusque-

ment La Moricière : allons donc ! Tenez, avouez que vos gens ne savent pas tirer ! ”

Et toutefois je tiens de témoins oculaires que la mâle physionomie du général avait, ce jour-là, une expression particulière.

Au feu, en Afrique, La Moricière était comme à une fête, badinant, riant, animé, jouant aux balles, pour ainsi dire ; et on raconte que c'était admirable de le voir partir sur son cheval aux naseaux fumants, le képi sur l'oreille, le cigare à la bouche, et l'œil enflammé de courage et de joie. Mais en ce jour-ci, ceux qui le virent sur les boulevards de Paris, à la tête de la petite armée qu'il conduisait aux barricades, remarquèrent son regard mélancolique et sombre ; en lui, le citoyen attristait le soldat ! Il allait voir tomber ses hommes sous des balles françaises, et attaquer des frères égarés.

Mais il savait que son devoir était solennel et sacré ! Si cette formidable émeute, plus formidable qu'aucune autre, parce qu'elle avait été préparée, armée, organisée pendant trois mois, si elle l'emportait, c'en était fait de la société européenne : le courage civique et militaire était déconcerté, l'esprit de désordre triomphant, et la victoire du mal certaine. Il importait de montrer vite que l'ordre était le plus fort ; besogne affreuse, mais nécessaire. Le général pouvait espérer qu'on ne tirerait pas sur ses troupes. On tira, il riposta ; on sait le reste. Après 1830, après 1848, si la révolution avait encore triomphé en juin, c'en était fait à jamais du repos public ; toute confiance, toute résistance honnête étaient tuées. Qui saura, en ce jour solennel, la société européenne ? Cet homme : lui, et ses braves compagnons.

Ah ! ne me demandez pas, Messieurs, de longs récits de ces scènes sanglantes ! Jetons un voile sur les horreurs de la guerre civile. Mon cœur est déchiré, car j'appartiens aux vainqueurs et aux vaincus, et des deux côtés un prêtre voit des frères.

Mais ne nous laissons pas aller à une lâche mollesse ou à une coupable ingratitude.

Honorons l'armée dans ces jours lamentables.

Il ne fallait rien moins, hélas ! que sa bravoure héroïque pour triompher dans ces terribles et malheureux combats ! Ne cessons pas de le répéter hautement, à la gloire de nos vaillants généraux d'Afrique, sans eux, sans leur patriotisme et leur courage, la société périssait. L'armée humiliée en février ; l'armée, ce jour-là, sauva la France.

Messieurs, que la fumée des batailles ne nous voile pas ce que l'armée a de plus grand. L'armée n'est pas simplement la force, mais la force au service du droit, de l'honneur de la justice. Et ce qui fait sa grandeur, c'est d'être cela par le dévouement du sang versé. Onze généraux y périrent, et si je suis triste, je suis fier comme évêque de l'ajouter, ils ne furent pas les seuls. Et ce fut un grand et touchant spectacle, lorsqu'on vit, un rameau d'olivier à la main, l'Archevêque s'avancer vers les barricades, au milieu des troupes émuës et des généraux frappés d'admiration, au-devant des insurgés frémissants, et offrir au Ciel, à côté des holocaustes guerriers, un dernier holocauste, une dernière victime demandant à Dieu que son sang fût le dernier versé ! Vous en pouvez rendre témoignage, Monseigneur, car vous étiez là !

La carrière militaire du général La Moricière, vouée en Afrique au triomphe de la civilisation, à Paris au salut de la société, ne se termine point sur les barricades

du faubourg Saint-Antoine ; mais c'est là que se terminent ses victoires, et que pour lui commence, avec ses défaites et ses malheurs, une grandeur nouvelle. Il va descendre aux yeux des hommes et monter aux regards de Dieu. Il n'ira plus, à la tête de bataillons généreux, attaquer des ennemis en face. Il va se présenter seul et désarmé devant les coups de l'infortune, et la vaincre dans un combat dont le récit convient mieux encore à ce temple, asile des grands cœurs blessés, et devant l'image du Dieu des sacrifices et de l'éternité.

II.

Vous avez vu, messieurs, dans La Moricière le vainqueur ; le vainqueur partout, toujours. Rien de plus brillant jusqu'ici, de plus éblouissant que sa carrière.

Eh bien ! vous allez voir maintenant le vaincu.

Il semble que rien ici-bas n'est plus digne d'envie que la gloire. Et toutefois non, messieurs ! Ce n'est point par la fortune que Dieu parfume les grandes âmes, c'est par l'épreuve. La fortune est aveugle, j'allais dire immorale de sa nature : elle va disférentement aux dignes et aux indignes, et si elle paraît avoir des préférences, trop souvent, ce n'est pas pour la vertu. D'un autre côté, “ l'homme qui n'a pas souffert, dit le sage, que sait-il ? ” C'est l'adversité qui tire du fond d'un cœur ce qu'il recèle, et qui révèle à un homme ce qu'il est. Et j'ose dire que nous n'aurions pas connu tout entière l'âme du général La Moricière, s'il n'avait pas été malheureux. Il l'a été. Il fut le vaincu de la politique ; il fut le vaincu des armes ; et j'ajoute que, dans une région plus haute et meilleure, il fut, mais non pas pour son malheur, le vaincu de Dieu, et dans cette triple défaite, il atteignit ce plus haut sommet de l'honneur, où nul triomphe ne porta jamais.

Il fut le vaincu de la politique. C'est de là que lui vinrent ses premiers revers.

Mais pourquoi, dit-on, ce soldat a-t-il voulu être homme politique ? Messieurs, ne le lui reprochons pas. Si belle que soit la gloire des armes et si grands que soient les services qu'un soldat rend à son pays, il y a, de nos temps modernes de liberté et de vie publique, une autre arène, d'autres combats, où l'on peut servir non moins qu'avec l'épée, la patrie et les causes qu'on aime : c'est l'arène des luttes politiques et parlementaires, terrain mouvant et périlleux, où les blessures sont fréquentes et mortelles, comme à la guerre ; et, toutefois, ces combats nouveaux de la parole libre au service des grandes causes ont de telles émotions et de tels attraits, que je ne suis pas surpris de les voir recherchés par un homme de guerre qui se sent le cœur d'un citoyen. La Moricière parut donc à la tribune, et, ainsi qu'il est dit d'un autre grand soldat devenu historien, qu'il écrivit ses guerres avec la même impétuosité qu'il les avait faites, ainsi dirai-je de La Moricière, devenu député, qu'il parlait comme il combattait, prenant sa part de toutes les grandes discussions ; incisif et spirituel, alerte, rapide, entraînant, ardent, combattant à pied et à cheval, pour ainsi dire, et argumentant à la baïonnette ; et, cependant, m'écrivait un de nos plus illustres orateurs, contre lequel il lutta quelquefois, “ calme au milieu des orages de la tribune comme sur la brèche de Constantin.”

Mais ne craignez pas que je veuille vous jeter maintenant au milieu de tous nos débats politiques, ni que,

vain discoureur, comme dit Bossuet, je me perde dans le dédale des controverses passagères, des menus faits, des nuances, des dissentiments sans portée. Non, nous resterons dans ces régions élevées, où bon gré, malgré, l'accord se fait dans la lumière des consciences, et où tous les partis volontiers s'oublent pour saluer dans une grande âme une grande image de l'homme. Cette image, qui ne la saluerait dans l'honneur, le désintéressement et le dévouement de la vie politique du général de La Moricière ?

La politique, ah ! messieurs, je vous l'avoue, il y en a une dont j'ai horreur ! La politique sans foi ni loi, qui ne connaît que le succès par la force, la ruse, le mensonge heareux, la politique égoïste et exclusive, la politique de rancune, la politique de tyrannie et d'oppression, la politique du fait accompli, qui sacrifie le faible et l'opprimé, qui partage la Pologne, qui écrase l'Irlande, qui étale au monde le scandale de ses annexions. Ah ! cette politique-là, fût-elle cent fois triomphante, jamais je ne m'inclinerai devant elle ! Elle n'aura de moi jamais un applaudissement, ni un hommage !

Mais si vous me parlez de la grande politique, de celle qui ne se sépare pas des éternelles lois de la morale et de la justice, qui ne confond pas le fait brutal avec le droit ; qui ne proclame pas par ses maximes ou par ses actes, au risque de voir ses actes ou ses maximes retournés contre elle, la souveraineté du but et la légitimité de tous les moyens ; si vous me parlez de la politique des Charlemagne ou des saint Louis, et des grands souverains qui ne traitent pas l'Église en ennemie, mais la comptent parmi les grandes puissances civilisatrices ; de la politique qui sait où sont les forces vives de la société, s'appuie sur elle, et ne cherche pas ses points d'appui dans les bas-fonds ou l'étai pourri des consciences vénales ; de la politique à longue vue qui prévoit l'avenir, et ne sacrifie pas la prépondérance future d'un pays à la mobilité des avantages du moment ou à la pression des forces occultes ; qui ne pactise pas sourdement ou publiquement avec les ennemis de l'ordre social, mais demeure, avec l'appui des honnêtes gens, l'assuré rempart des sociétés ; ah ! cette politique-là, je suis avec elle, et avec elle toujours, qu'elle triomphe ou qu'elle succombe dans ces alternatives des choses humaines qui ne déconcertent pas l'homme juste ; car elles passent, et la justice ne passe pas !

Certes, messieurs, à cette lumière, je me sens à l'aise, pour suivre le général de La Moricière dans les grandes lignes de sa vie politique. Car ses causes furent grandes et généreuses, et ses motifs puisés aux sources les plus hautes : je reste à ces hauteurs pour le juger, et en lui je regarde avant tout le désintéressement des pensées, les mobiles des actes et la fidélité aux convictions.

L'Algérie, telle fut, ai-je dit, sa première cause : il aimait son Afrique comme une seconde patrie.

La patrie, la civilisation, la monarchie constitutionnelle qu'il aimait et qu'il a défendue jusqu'à la fin ; la république réglée et ordonnée, à laquelle durent se rattacher alors tous les honnêtes gens, et qu'il a servie loyalement, ne négligeant rien pour séparer le gouvernement des alliés dangereux, pour lui rallier les représentants de l'ordre et des sages institutions libérales, concilier les partis, et ramener au service de la patrie commune les vraies forces du pays ; voilà ses causes. Ses contemporains lui rendront cette justice : les républicains savent qu'il fut sincère, les libéraux qu'il aimait

la liberté, les conservateurs qu'il fit tout pour sauver l'ordre ; acceptant tous les rôles pour servir, aucun pour se servir lui-même ; il est à la tribune, dans la rue, aux affaires, partout à la fois, et la France n'eut pas alors de plus grand citoyen.

Et pour n'en citer que quelques traits, qui fut, plus que lui, sincèrement, cordialement libéral ? Je dis cordialement, car, chose remarquable, cet homme, dont le métier était la force, aimait le droit par-dessus tout.

C'était en vérité un homme des temps nouveaux, avec toutes les allures de la vie moderne, mais au service des droits anciens et de l'antique honneur. Et voilà ce qui l'a rendu capable de si grandes choses !

Et voilà pourquoi c'était un homme d'ordre, et non pas d'anarchie. Il aimait l'armée, non seulement en soldat, mais en homme politique, comme instrument de grandeur nationale et comme force sociale ; et, on le sait, nul plus que lui, en 1848, ne résista aux funestes projets de désorganisation dont l'armée fut un moment menacée par la Révolution, qui en avait peur, et avec raison.

Ministre à côté de son ancien lieutenant, le général Cavaignac, il prit, messieurs, quant à l'Italie, part à une politique dont la sagesse non moins que le désintéressement m'a toujours frappé ; et je ne puis m'empêcher, en la rappelant, de rendre hommage à ces deux hommes, qui, placés à la tête des affaires, refusèrent le plus sûr moyen pour eux de s'y maintenir, et ne voulurent pas faire au-delà des Alpes une guerre qui, dans leur pensée, n'aurait pas été bonne pour la France.

Et quand éclata à Rome, contre le Saint-Père, cette explosion d'ingratitude qui le conduisit à Gaëte, quelle fut à cet égard la politique du général de La Moricière ? On le sait, un document irrécusable vient de le relever : le défenseur futur du Saint-Père voulut alors qu'on défendit, au besoin par les armes, non pas seulement la personne du Pape, mais son trône ; et l'instruction si nette et si précise donnée par lui au général Mollière restera comme un glorieux témoignage de son dévouement politique au Saint-Siège, comme Castelfidardo le fut plus tard de son dévouement personnel.

Il avait toujours compris la mission sociale de l'Église ici-bas, et dès 1848, à la parole d'un représentant hostile au christianisme, il avait répondu, dans sa rudesse militaire : " Eh bien ! je vous prédis, moi, que si votre République fait la guerre à la Religion, elle ne fera pas de vieux os."

Ambassadeur de la République en Russie, il y montra son esprit libéral et chrétien ; et cela, dit M. de Tocqueville, qui s'y connaissait, avec mesure, un tact, une habileté tels, qu'il assura un succès complet à notre intervention diplomatique en faveur des prisonniers hongrois et polonais, en même temps qu'il défendait auprès du czar la cause de l'Église.

Voilà les grandes lignes de la vie politique du général de La Moricière et les causes qu'il a servies. Et que m'importent, vus de ces sommets, les détails de ses pas sur la terre et les obscurs incidents de la mêlée des hommes autour de lui ? Ceux qui auraient voulu le voir rester uniquement homme de guerre m'en ont donné pour raison que la politique crée nécessairement des partis, et que sa nature ne lui permettait pas d'être un homme de parti. Je n'ai pas le courage de lui en faire un reproche. La vérité est que c'est la France seule qu'à travers les difficultés des temps il voulut toujours servir ; et ce

dont il faut convenir aussi, c'est qu'à travers la mêlée des passions, ce fut l'homme le plus dépourvu d'amertume et d'envie : sur cela, qui est bien remarquable, il n'y a qu'une voix. L'envie est le malheur de tous les amants passionnés de la gloire. La Moricière, quoiqu'un de ces amants, était pour tous ses amis ou adversaires politiques le meilleur collègue, comme pour tous ses rivaux à la guerre le meilleur camarade. Il n'a jamais jaloué personne.

Après cela, j'accorde aux teneurs de livres de l'histoire les menus détails et tout ce qu'ils voudront, avec le récit de ses bivouacs et le nombre de ses expéditions.

J'ai entendu aussi le récit des vrais témoins, la déposition sincère de leurs souvenirs, et leur réponse à ces narrateurs audacieux qui furent pour lui des étrangers, ne le suivirent pas au feu, ni de la tribune, ni des combats, et s'abattent, après la mort, sur les mémoires illustres, comme des pillards sur un camp abandonné, gens qui ne l'ont jamais regardé en face.

En un mot, je ne fais point ici de politique ; je représente la religion qui ne passe pas, et je cherche la vertu qui demeure ; je juge les motifs et le fond des actes, non la couleur et la surface, et je trouve ici une âme à part.

Les âmes ! Ma mission, messieurs, c'est de les sauver. Et c'est pourquoi je commence toujours par les regarder et les juger. Et quand je rencontre une âme où la marque de Dieu se laisse nettement voir, une âme noble et qui sort de la foule, ah ! ne me parlez plus de rang, de nation, de politique, de parti, de rôle, de distinctions passagères ; je tombe à genoux devant Dieu, et le remercie d'avoir découvert à mes yeux un chef-d'œuvre.

Le voilà donc au sommet des honneurs, au comble de la prospérité, jeune encore et dans toute l'activité de la vie, dans toute la possession du talent, dans toute la plénitude de la force, dans tout l'éclat de la popularité, dans toutes les espérances de l'avenir, portant à la fois sur son front la gloire des armes et les honneurs enviés de la vie publique. Quelques-uns s'en étonnent, et osent parler à la tribune de fortune et de hasard ; le général Cavaignac leur jette cette noble réponse : " Pour moi, je ne m'étonne que d'une chose : c'est qu'il soit au second rang, et moi au premier."

Que manquait-il à cette éblouissante carrière ? Ce qu'il y manque, Messieurs, c'est ce que Dieu réserve toujours aux destinées d'élite, ce je ne sais quoi d'achevé qui vient du malheur.

Tout à coup, en une nuit, tout tombe, tout est emporté, et La Moricière, ce grand serviteur de la France, sans avoir failli au pays, sans avoir renié, ou trahi, est arrêté dans son lit, jeté dans une prison, et d'une prison dans l'exil ; et un soir il arrive, comme un voyageur inconnu, dans un hôtel de Bruxelles, ayant choisi pour refuge un endroit où du moins ses oreilles pouvaient encore entendre la langue de son pays.

Sa vie militaire avait duré dix-huit ans, sa vie politique quatre ans ; sa vie proscrite allait durer quinze ans. Oui, mais La Moricière, malheureux et vaincu, se montre là plus noble encore que dans cette première et brillante partie de sa vie, où nous le voyons tendre, pour ainsi dire, toutes ses voiles au vent de la fortune qui les enlève et les conduit.

Qu'est-ce qui fait, messieurs, la dignité et l'honneur d'un vaincu politique ?

C'est l'honneur des causes qu'il a servies et l'honneur de ses services.

C'est le calme et la dignité dans la chute.

C'est l'amour persistant et dominant du pays dans les douleurs les plus profondes de son âme.

C'est enfin l'inébranlable fidélité à la justice des causes vaincues, et dans la défaite, une contenance digne de lui et des causes qu'il a aimées.

Oui, quand une cause succombe, si elle est noble, et si le vaincu reste digne d'elle et conserve sans tache dans la défaite, avec l'amour du pays, l'inviolable honneur, il reste grand.

La Moricière tomba, comme tant d'autres avec lui ; mais dans sa chute, il dut rester lui-même, et garder intactes la fierté de sa conscience, la dignité de son caractère, l'irréprochabilité de son passé, et la fermeté des convictions de toute sa vie.

Et dans l'exil il resta plus français que jamais, faisant pour la France tous les vœux d'un bon citoyen ; et cela, au sein de ce qui fait l'inénarrable douleur des exilés et des proscrits : ils sont par terre, ils ne peuvent plus rien, rien pour la patrie qu'ils aiment, et pour laquelle ils donneraient leur sang !

Et tous les vivants intérêts du pays se battent sans eux, toutes les grandes questions qui ont fait palpiter leur âme, qui engagent la prospérité, l'honneur et la responsabilité du pays ! Et si le vaincu est un soldat, et si l'épée de la patrie se tire, lui dans l'exil, si les bataillons qu'il a conduits autrefois à la victoire combattent et triomphent sans lui, ah ! concevez-vous tout ce qui doit se remuer dans son âme, et tout ce qu'a de poignant, dans de telles circonstances, l'inaction forcée de l'exilé !

Ah bien ! La Moricière souffrit cela. Il vit s'ouvrir dans l'histoire du pays une page nouvelle sur laquelle il lui était interdit de rien écrire.

Que l'on ne me demande pas maintenant de juger sa conduite ! Je ne connais rien de plus beau que l'homme d'un seul serment, qui, après avoir donné sa parole, se constitue toute sa vie prisonnier de sa parole et captif de son honneur. Que d'autres cherchent s'il s'est trompé ; moi, je sais qu'il s'est sacrifié, et je vénère la douleur de ces sacrifices et les larmes qu'ils coûtent ! Je me suis toujours efforcé d'inspirer aux vainqueurs le respect du vaincu. Je demande ce respect pour un homme auquel l'exil et l'inaction furent plus douloureux qu'à personne. Tous les ans, je fais le panégyrique d'une héroïne qui mourut sur un bûcher. Il est d'autres bûchers, d'autres tortures ; et La Moricière les connut lorsqu'il apprit à l'étranger que la France allait faire la guerre et qu'il n'en serait pas.

Mais de quel cœur, ardent de patriotisme, il suivait, penché sur les cartes, avec d'anciens compagnons d'armes, exilés comme lui, toutes les phases de ce long et glorieux siège de Sébastopol, qui eût moins duré peut-être, s'ils y eussent tous été !

Mais quelle trempe d'âme il fallut, messieurs, pour ne pas fléchir ! Il n'avait qu'un mot à dire pour rentrer dans sa patrie : il y eût commandé les armées, retrouvé tous ses honneurs, ses compagnons de guerre ; mais ce mot, qui l'eût fait moins estimer de celui-même qui le lui demandait, il ne le dit pas. Rien ne put le lui arracher.

Son fils, son fils unique, qu'il aimait avec cette tendresse passionnée du vieux soldat, tombe malade. Lui est à Bruxelles, et l'enfant se meurt à Paris. L'honneur et l'amour paternel se livrent le plus cruel combat.

L'honneur persista. Soyons juste. Il s'est rencontré un père, mieux inspiré par la nature que par la politique, et qui comprit que devant la douleur sacrée d'un père la politique devait s'avouer vaincue. La Moricière rentra en France sans conditions ; mais son fils n'y était plus !

Demanderez-vous maintenant où est la gloire de ce vaincu, de ce proscrit ? Où elle est ? Ah ! messieurs, en lui-même ! et nul n'y peut porter atteinte.

Demanderez-vous ce qui reste à cet homme arraché à la tribune, à l'armée, au pays ? Ce qui lui reste ? Lui-même, son âme, sa conscience, son passé, sa dignité, son honneur.

Et voilà pourquoi, tant que l'honneur sera l'honneur, La Moricière, vaincu dans les combats de la vie politique, revêt une grandeur que ses victoires ne lui avaient pas donnée, d'un ordre à part et supérieur ; grandeur pétrie d'amertume et de douleur, mais à la taille des héros et du goût des âmes héroïques.

Et que m'importe, dans ces derniers temps, que par un étrange retour des choses d'ici-bas, et par une de ces ironies auxquelles se complaît parfois la fortune, comme pour montrer le cas qu'il faut faire de ses fautes, La Moricière perdu dans la foule, ait vu passer dans une rue de Paris, avec tout l'éclat d'un triomphateur, Abd-el-Kader ? Si l'Arabe paré d'honneur français rencontra les yeux de La Moricière, il dut avoir quelque peine à en soutenir le regard.

Je ne sais, Messieurs, mais il me semble que les contrastes de cette existence doivent inspirer naturellement un profond retour sur toute notre histoire contemporaine. Quel mélancolique spectacle et quelle grande leçon j'y trouve ! Ah ! nos discordes et nos malheurs ne commencent pas à La Moricière ; il est né et il a grandi sous leur désastreux empire. C'est un proscrit qui avait succédé à des proscrits. Et qui donc parmi nous, sur cette arène brûlante, dans cette révolution commencée il y a près de vingt-quatre ans, — dont c'était hier un horrible anniversaire, — et qui dure encore, qui donc n'a pas, un jour ou l'autre, été vaincu et proscrit ? Tout jeune, La Moricière avait accompagné le vainqueur d'Alger, d'autres encore avaient vu se briser leur épée ou se fermer leur bouche. Mais que de malheurs publics dans ces infortunes privées ! Quel deuil pour tant de nobles âmes ! Mais aussi quelle déperdition de forces pour la patrie ! Que de belles pages violemment arrachées des fastes de la France ! Ne toucherons-nous donc jamais au terme de ces dévastations périodiques, de ces moissons incendiées avant la récolte ?

Tous les cœurs droits et toutes les âmes saines n'éprouveront-elles pas bientôt l'unanime impatience de se rencontrer et de se fortifier dans le mutuel respect du devoir, de la justice, de la liberté et de la religion ? Ah ! du moins ne raillons pas, n'insultons plus. Cherchons au contraire près de cette tombe les grandes leçons renfermées dans des grands exemples !

La Moricière fut donc, messieurs, le vaincu de la politique ; il fut aussi vaincu sur un champ de bataille. Comment, et pour qui ?

Il est sur la terre un homme, le Vicaire de Jésus-Christ, un vieillard, représentant de cette force morale et sociale qui s'appelle l'Église, placé par la Providence sur un territoire réservé, pour élever de là une voix libre, et par conséquent souveraine, et garder dans sa

souveraineté, qui est la liberté, la liberté et la dignité de nos consciences.

Eh bien ! par un aveuglement que l'avenir ne comprendra pas, et qui sera une tache éternelle pour notre temps, qu'a-t-on vu ? Le déchaînement le plus implacable des ambitions et des convoitises contre l'Église et son chef vénérable.

Et pour l'œuvre de la plus inique des spoliations, la coalition la plus inattendue et la plus odieuse de la Souveraineté et de la Révolution !

Puis, cet abominable hallali de tous les aboyeurs du monde sur un vieillard terrassé !

Ah ! ce spectacle devait soulever un homme d'honneur ! Mais comment persuader le soldat et l'entraîner à ces Thermopyles écrasées d'avance ?

La France avait à garder là ces trois vertus principales : la loyauté, la justice, la pitié ; le respect de la parole, le respect du droit et le respect de la faiblesse.

Honneur à vous, jeunes gens qui avez compris l'honneur de la France et l'avez dignement représenté ! prouvant ainsi au monde que nous n'avons pas cessé d'être la France de Charlemagne et de saint Louis, la patrie des croisés, et que le cœur de notre pays ne cessera jamais de battre pour l'Église catholique.

Ces braves jeunes gens, messieurs, ces généreux volontaires ont eu une destinée glorieuse entre toutes. Pour moi, je ne sache rien de plus noble et de plus grand sur la terre.

Car ils ont été les témoins de l'honneur catholique et de l'honneur français ;

Ils se sont levés dans leur jeunesse et leur courage, et ils ont été les seconds et les répondants de la justice et du droit, pour la plus grande et la plus sainte des causes ;

Et beaucoup d'entre eux ont été les martyrs, et ont proclamé, par leur sang répandu, que la foi, la conscience, la justice, méritent qu'on se batte et que l'on meure pour elles.

Eh bien ! l'honneur du général de La Moricière, c'est d'avoir été leur chef et de les avoir entraînés. Et voilà ce qui élève tout-à-coup sa vie et la rehausse dans une plus rare et plus belle lumière.

L'armée, le sang ne servent pas seulement à faire des conquêtes ; ils servent encore à garder l'ordre et la patrie, et aussi, messieurs, à protester pour les choses invisibles. Il y a le sang d'Alexandre ; mais il y a aussi le sang de Jeanne-d'Arc, et le sang des martyrs. La Moricière l'a compris. Et voilà pourquoi à Paris, en 1848, dans la grande émeute contre l'ordre social, La Moricière résiste à la tête des citoyens et de quelques bataillons aguerris ; et voilà pourquoi aussi à Castelfidardo, la grande attaque contre l'Église, il résiste à la tête d'une faible armée.

Ah ! Messieurs, résister, se faire tuer ! Dieu, la morale la justice, la faiblesse, sont des choses abstraites, invisibles, muettes ; on les supprimerait d'un trait de plume, s'il n'y avait des vivants prêts à crier et d'autres prêts à mourir pour elles. Mais la voix se fait entendre, le sang tache, les pierres de la tombe barrent le chemin et l'iniquité n'a pas, Dieu soit béni ! toute puissance.

Grande fut donc la cause, Messieurs, grande et glorieuse aussi l'élection qui en fut faite de La Moricière pour en être le défenseur.

Tandis que dans son exil il dévorait en silence, comme bien d'autres, ses indignations contre les atten-

tats qui se consumaient, tout à coup, c'est vers lui, le vaincu, le proscrit, que le vieillard désarmé et écrasé se tourne; c'est ce loyal caractère de soldat français, c'est cette épée qui a combattu la barbarie sauvage en Afrique, et la barbarie civilisée à Paris, mais qui dort depuis longtemps inutile, c'est elle que le Pontife menacé implore.

Surpris d'abord, il répondit: "J'ai besoin de réflexion. Mais c'est là une cause pour laquelle j'aime-rais bien mourir!"

Un soir, dans une chambre modeste d'une petite maison de Bruxelles, étaient réunis un général, un prêtre, un jeune homme. On discutait la question de savoir si le général devait aller se mettre à la tête de l'armée du pape. Il ne s'agissait pas d'augmenter sa gloire, mais de la sacrifier; d'illustrer sa vie, mais de l'exposer. On lui demandait d'aller à Rome, de passer la mer, de quitter la France, et de prendre le commandement d'une poignée de jeunes gens qui n'avaient pas vu le feu, appuyés sur des arsenaux vides et des magasins épuisés, ne parlant pas la même langue, mais ralliés par la foi, sur un petit territoire pris entre deux armées dix fois plus nombreuses, plus aguerries, plus équipées. Il s'agissait de passer pour un étourdi aux yeux des sages, pour un factieux aux yeux des politiques, pour un chef aventureux aux yeux des militaires, en deux mots, d'agir sans espoir et de mourir sans gloire.

Le prêtre insistait, le jeune homme hésitait, le général méditait.

Tout à coup, le guerrier se lève, et dit d'une voix nette et calme: "J'irai."

Le jeune homme pleura d'admiration, et le prêtre, se levant et posant les mains sur les épaules du guerrier comme pour le bénir, approcha sa tête en silence de sa poitrine, et il baisa son cœur!

Le jeune homme a été tué près de son chef; le prêtre, caractère intrépide et pur, veille encore près du Père des croyants, et le général est celui que je pleure.

Et lorsque le lendemain de sa décision, un de ses anciens compagnons d'armes lui objectait les difficultés de l'entreprise et le péril de sa gloire: "Quand le Saint-Père, dans son abandon, dit le général, réclame d'un catholique le secours de son épée, on ne refuse pas."

Cette cause d'ailleurs était la sienne depuis longtemps. Je l'ai dit.

Mais, en 1860, les choses étaient bien changées; la cause du Pape, si populaire alors que les périls de la société rendaient sensible à tous l'importance sociale de la Papauté, avait subi bien des revers et des abandons. LaMoriecière ne se fit aucune illusion: il vit les dangers certains; l'impopularité certaine; il savait qu'il pouvait être vaincu et qu'il serait raillé, et il partit.

On l'a comparé aux anciens croisés; moi, je dis qu'il fut plus grand, messieurs. Quand jadis nos pères se croisaient, ils n'avaient qu'à suivre le courant de ces âges chrétiens pour être naturellement portés à Damiette ou à la Massoure; mais Lamoriecière eut tout le torrent de son siècle à refouler, avant qu'un petit esquif clandestin et solitaire pût le débarquer sur la plage d'Italie.

"Vous n'avez jamais été vaincu, lui disait un de ses amis, vous le serez!—Qu'est-ce que cela me fait? La cause en vaut la peine, répondit-il.—Mais réfléchissez-y bien.—Mes réflexions sont faites. Avant tout un

sentiment, ou plutôt un devoir me domine. Je vois un père que le courant emporte; ce père me tend la main, et j'aurais le cœur d'hésiter! Non. On me crie: Il vous entraînera dans sa perte. Eh bien! soit!

"—On déclarera que vous n'êtes plus Français.— Mon ami, quand je mourrai, on ne me demandera pas si j'ai su le Code pénal, mais le Catéchisme; et pour m'ouvrir les portes du paradis, on n'examinera pas si l'on m'a fermé celles de mon pays."—Tout cela est textuel.

Et avec une fierté toute chrétienne et toute française, il ajoutait, dans une lettre que tout le monde a lue: "Si on m'enlevait ma qualité de citoyen français, le monde catholique tout entier me la rendrait par acclamations!"

"Eh! bien, ajoutait-il en riant, c'est donc décidé: vous allez faire de moi un lansquenet! Mais, entendez bien, la première condition, c'est que vous ne me ferez jamais faire la guerre contre la France!"

"Avec un *condottiere* comme vous, lui fut-il répondu, c'est entendu d'avance."

Et certes il n'allait pas d'ailleurs défendre à Rome une cause anti-nationale, mais la cause française par excellence; et il savait, en reprenant son épée pour répondre à l'appel du Saint-Père, qu'il restait fidèle à toutes les causes de sa vie: il venait faire à Rome ce qu'il avait fait en Afrique et sur les barricades; seulement l'honneur avait grandi avec la cause et les périls.

Et le monde catholique tressaillit en contemplant à Rome LaMoriecière à côté de Pie IX. LaMoriecière, dans la simplicité magnanime de son dévouement, fut alors l'homme de la terre, sinon le plus grand et le plus fort, du moins le plus noble.

Sa proclamation, en prenant le commandement en chef des troupes pontificales, montra de suite quelle pensée il avait de sa cause et de sa mission: "Le christianisme, disait-il, n'est pas seulement la religion du monde civilisé; il est le principe de la vie même de la civilisation, et la Papauté est la clé de voûte du christianisme. La révolution, comme autrefois l'islamisme, menace aujourd'hui l'Europe, et, aujourd'hui comme autrefois, la cause du Pape est la cause de la civilisation et de la liberté dans le monde."

Et voyez-le tout d'abord à l'œuvre, messieurs. Il part, il traverse l'Allemagne, s'embarque à Trieste, arrive à Ancône, et sa puissante activité met de suite tout en mouvement. D'un coup d'œil il reconnaît l'importance militaire de la place, et aussitôt des plans sont tracés, des travaux de défense et d'embellissements commencés, que d'autres ont achevés, mais dont la première pensée remonte à lui.

Il traverse seul, avec deux compagnons de voyage, MM. de Mérode et de Corcelles, les Marches et l'Ombrie, étudiant les lieux et les populations, ne recevant que des témoignages de respect, et constatant partout, dans ce trajet de soixante-dix lieues, l'amour des populations pour le Saint-Père.

Il arrive à Rome, et je ne vous dirai pas, le pourrais-je? l'entrevue touchante du saint vieillard avec le guerrier.

A peine arrivé, tout se sent fortifié et rassuré par sa présence. L'aspect de la ville change, les agents de la révolution rentrent dans l'ombre. Il n'est plus question d'émeutes ni de manifestations: tant peut quelquefois un seul homme! *Si fortè virum quem...*

Dès le lendemain de son arrivée, un voyageur français regardait le général traverser le pont Saint-Ange, au pas lent de son cheval, sans uniforme, escorté de deux jeunes Français, et en voyant cette contenance, ce calme et mâle regard, on sentait, a dit ce voyageur, que ce qui passait là c'était l'honneur au service du droit.

Il crée, en quelques mois, au Saint-Père une armée.

Par un souvenir de ses guerres d'Afrique, il voulut qu'il y eût dans cette armée des zouaves : et ils ont bien porté ce nom !

Il retrouva bien vite son langage d'autrefois pour parler aux troupes : "Soldats," dit-il aux braves qui avaient fait, conduits par le valeureux Pimodan, l'exploit des grottes, "vous avez marché à l'ennemi sans compter, je suis content de vous..." Et à un bataillon de soldats étrangers— inutile de dire que ce n'était pas des Français,— qui lui paraissait moins solide : "Préparez-vous... je vous mènerai à l'ennemi sans cartouche; aiguisiez vos baïonnettes."

Mais comment décrire la prodigieuse activité qui rejaillissait en mille tentatives de cet esprit infatigable, les appels au dehors, les soins de tout genre au-dedans, les précautions de la plus sévère économie, la multitude des expédients ingénieux, les rapports se succédant sur tous les services : les ingénieurs militaires et civils travaillaient à côté de l'état-major ; des cartes nouvelles étaient faites ; les questions de vivres, de manutentions, d'habillements, de tarifs douaniers étaient débattues à la fois. On abordait des projets de routes de chemins de fer, d'impôts et d'innovations administratives, dans leur rapport avec le but militaire. Un des premiers astronomes de ce siècle, le P. Sacchi, était tout étonné d'être requis au collège romain pour aller à Ancône installer un nouveau phare. On multipliait les lignes télégraphiques. Des modèles inconnus et des machines perfectionnées étaient importés de France et d'Angleterre. On construisait des casernes ; on ouvrait des hôpitaux. Tout d'un coup, un petit arsenal apparaissait avec sa petite artillerie tirée de la côte, où elle avait longtemps dormi sans affûts ; et l'on instituait pour la première fois des concours et des examens pour le choix régulier des officiers spéciaux. On pense bien que le ministre des armes secondait cette fougue administrative, et en avait sa bonne part. Le Pape aurait pu s'appliquer ces paroles du psaume : "J'ai dit au vent et à la flamme : Soyez mes ministres."

Ce n'était pas assez pour lui d'organiser l'armée : habitué par son commandement d'Afrique à mener de front les travaux civils et les opérations militaires, il parcourait les provinces pontificales, inspectant tout, ayant l'œil à tout, ranimant partout la confiance, et cherchant à faire bénir le gouvernement pontifical et le Saint-Père. On parlait quelquefois de poignard et de poison ; il ne les craignait pas plus que les balles ; et un jour qu'on l'avait averti de se défier d'un aubergiste, il le fit venir, et dit au pauvre homme en riant et en lui donnant une poignée de main : "Mon ami, on dit que vous allez ce soir nous empoisonner. C'est très-bien ; mais sachez que je viens d'ajouter pour vous un article dans mon testament, en vertu duquel, dans les vingt-quatre heures après ma mort, vous serez pendu." Le dîner fut excellent.

Infatigable, il voyageait la nuit, et travaillait le jour. "En un mois, m'écrivit un de ses aides-de-camp, nous

avons passé dix-neuf nuits, sans que le service en fut ralenti." Voilà bien "cet homme de fer" que nous avons vu.

Mais ce que je tiens surtout à dire et à constater, messieurs, et ce qu'il est nécessaire de ne pas oublier, c'est que l'œuvre qu'il était venu faire à Rome, et dans les provinces pontificales, il la fit. Organiser une armée, ranimer la confiance, intimider et réprimer au besoin les agitateurs dans les provinces que l'armée française ne gardait pas, et les préserver de l'invasion armée des bandes, telle était la mission militaire du général. Elle fut immédiatement remplie, et le but atteint. Il fut prouvé que, sans l'invasion des troupes étrangères, le Pape eût gardé ses États.

La plus grande tranquillité régnait dans toutes les possessions du Saint-Père, et quand les bandes tentèrent d'y pénétrer, le général Pimodan, d'un éclair de son épée, les avait fait fair épouvantées.

Mais ce que LaMoricière n'avait pas prévu, ce qu'un loyal soldat ne pouvait prévoir, c'est ce que le Piémont osa.

Tirons un voile sur cette infamie !

Je lisais ce matin même dans un prophète : "Pourquoi, Seigneur, n'avez-vous fait voir de si près la déprédation et l'injustice ? Tout droit, toute loi, toute foi a été foulée aux pieds. Il s'est fait là une œuvre que l'avenir ne croira pas. Les Chaldéens, nation amère et rapide à la proie, se sont abattus sur l'étendue de cette terre pour la souiller, et posséder des tabernacles qui ne sont pas à eux, *non sua*."

"Mais malheur à celui qui multiplie ce qui n'est pas à lui. Le spoliateur sera spolié à son tour ! Malheur à celui qui amasse les proies de sa cupide convoitise. Les pierres même crieront contre lui !"

De quels envahisseurs parle ici le prophète ? Des Chaldéens, ou de ceux qui s'abattirent, au mépris de toute justice et de tout honneur, sur le territoire du Saint-Père ?

Se jeter dans Ancône avec son armée, et y prolonger la lutte pour donner à l'Europe le temps d'arriver, telle était la seule opération militaire possible au général surpris. Mais les envahisseurs lui barrèrent le passage.

LaMoricière ne les compta pas. Ce n'était pas son habitude de compter l'ennemi. Certes, il eut humilié l'armée d'Afrique s'il eût rendu les armes sans combat. "Si je l'avais fait, mes anciens camarades, dit-il noblement, m'auraient renié ; j'ose dire qu'ils ne m'auraient pas reconnu."

Ils ne vous ont pas renié, général ; et après le désastre, à votre retour, nous l'avons vu, les vainqueurs de Sébastopol sont venus vous serrer la main.

Je ne raconterai pas ici, messieurs, ce que vous savez tous. Le général de LaMoricière fut là tel qu'il fut toujours. Après avoir tout ordonné, tout inspecté lui-même, et marqué l'emplacement de chaque bataillon, sous le feu de l'artillerie piémontaise, au plus fort de la mêlée, il monta la colline au galop, pénétra jusqu'à la ferme où l'héroïque Pimodan venait de recevoir sa première blessure, et lui tend la main ; puis, comme c'était son habitude en Afrique, il poussa son cheval, seul, à cent pas au-delà des lignes, en face de l'ennemi, pour juger la situation, rejoint le reste de l'armée, essaie encore d'entraîner au secours de l'intrépide bataillon des zouaves les bataillons qui n'ont pas donné ; et quand tout est perdu, écrasé, ce qu'il voulait faire avec

son armée, il le fit seul. Il menait son armée à Ancône : il y alla. Deux régiments piémontais lui barraient la route jusqu'à la mer; il passa, à travers six lieues d'obstacles, avec quelques cavaliers, malgré les deux régiments. Les généraux ennemis en furent confondus : ils crurent qu'il avait passé par la mer.

L'arrivée inespérée du général à Ancône fut saluée par des hurrahs qui se répandaient de tous les forts et postes détachés. La flotte piémontaise en parut stupéfiée; les frégates cessèrent le feu et retournèrent au large prendre leur mouillage. L'entrée du général rendait à tous le courage; partout sur son passage les soldats poussaient des cris de joie; les tambours battaient. Aux portes, aux fenêtres des maisons, les figures étaient muettes d'étonnement et de surprise.

Et je le vois immédiatement après à Ancône, excitant les ardeurs éteintes, animant une résistance désespérée, protestant que rien au monde ne lui fera amener son drapeau, tant que ses défenses seront intactes, devant des menaces de bombardement ou d'escalade : pendant douze jours, avec 34 canons contre 350, il soutint ce siège héroïque, toujours afin de donner le temps aux puissances catholiques de venir. Elles ne vinrent pas !

Et quand il fut prouvé que d'aucun côté rien ne viendrait, quand les défenses du fort écroulées eurent laissé ouverte une brèche de 700 mètres, la tâche de LaMoricière fut finie : il ne lui restait plus qu'à boire courageusement jusqu'à la lie son glorieux calice; il rendit ses vaillantes armes et laissa voir au monde LaMoricière prisonnier.

Il fut donc vaincu : oui, comme les croisés, dont les défaites ont sauvé l'Europe et la civilisation du monde ?

Vaincu, mais après avoir taché de sang les mains des envahisseurs, et cette tache ne s'effacera pas.

Oui, vaincu, bombardé, et bombardé encore pendant douze heures après la capitulation : mais, devant l'éternel honneur, devant l'histoire et devant Dieu, qui n'aimerait mieux ici être le vaincu que le vainqueur ?

Et tandis que les lâches l'insultaient, lui, prisonnier de l'honneur, donnait encore à ses tristes vainqueurs des preuves de son caractère invincible, et recevait de ses soldats malheureux des témoignages d'enthousiasme et de respect.

Conduit par les Piémontais à Gênes, sur les côtes de l'Adriatique, une tempête s'éleva, si violente, que le capitaine du navire, aux abois, ne sait plus donner ses ordres. Le général s'en aperçoit, et avec ce sang-froid qui n'était jamais chez lui plus grand qu'au moment du péril : " Nous sommes prisonniers sur parole, dit-il ; mais nous ne nous sommes pas engagés à nous laisser noyer." A l'instant il donne le commandement à un ancien officier de marine blessé qui est là, fait fabriquer avec ce qui restait de cartouches aux prisonniers des gargousses, et tirer le canon d'alarmes. Bientôt arrivait de Blindec un pilote, et le navire était sauvé.

Dans les eaux de la mer Tyrrhénienne, le bateau qui le portait se croise avec un bâtiment qui ramenait deux mille de ses soldats rendus à la liberté, grâce à la ferme et habile négociation de M. de Corcelles. En les voyant, il les salua de la main. Dès que ceux-ci reconnurent leur général, ils le saluèrent d'une immense acclamation qui retentit au loin sur les flots, comme s'ils eussent été vainqueurs !

Et ils l'étaient ; car le vieil honneur du sang français,

l'honneur du sang chrétien, ils l'avaient soutenu jusqu'au bout ;

Ils l'étaient ; car ils avaient combattu et souffert pour la religion et pour la justice, choses, bon gré mal gré, ici-bas invincibles.

Ils l'étaient ! car ils venaient de vaincre les traitements odieux du Piémont, et ses sollicitations plus odieuses encore : vingt seulement sur deux mille avaient cédé à l'appât des grades et de l'argent ; tous les autres étaient restés dans leur revers fidèles au Pape.

Oui, ils l'étaient vainqueurs, ces vaincus, dont une bouche étrangère et protestante disait dans une région lointaine : " Ce sont les derniers martyrs de l'honneur européen."

Quand Pie IX revit leur général à Rome, n'emportant de son désastre que le drapeau de Lépante qu'il avait pu sauver, et que, ne sachant dans son cœur comment s'acquitter de Castelfidardo, il eut un moment la pensée de jeter sur le glorieux vaincu l'honneur du principat romain : " Non, répondit le général, je m'appelle et désire m'appeler toujours Léon de LaMoricière." Alors Pie IX trouva dans son cœur et lui écrivit ces touchantes paroles : " Je vous envoie du moins ce que vous ne pourrez refuser, l'Ordre du Christ, pour lequel vous avez combattu, et qui sera, je l'espère, votre récompense et la mienne."

Mais comment lui est venu cet honneur d'être choisi, au jour des plus grands périls, pour être le soldat de Jésus-Christ et le défenseur de l'Église ? C'est ce qui me reste maintenant à vous dire.

Il est une victoire, la plus belle de toutes, et dont Saint-Paul a dit : " La victoire qui triomphe ici bas du monde, c'est notre foi : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*" Eh bien ! cette victoire de la foi fut remportée aussi sur le général de Lamoricière : il fut le vaincu de Dieu.

Hâtons-nous toutefois de le dire, Lamoricière ne fut pas vaincu à la façon d'un ennemi. Grâce au ciel, il ne combattit jamais contre Dieu. Le sang breton et chrétien, qui coulait dans ses veines, les inspirations de son grand esprit et de son grand cœur, en faisaient un de ces chrétiens qui s'ignorent eux-mêmes et que Dieu retrouve à son jour. En voulez-vous une preuve ? Un jour, en 1850, il quitta l'Assemblée et les plus grandes affaires, et fit deux cents lieues, pour décider à se reconnaître avant la mort et à se confesser un vieil oncle. Et quand le prêtre sortit de chez le vieillard, son ministère rempli, le général de Lamoricière, qui l'attendait dans l'antichambre, lui prit les mains, et l'embrassa en pleurant. Mais la jeunesse et la vie des camps, l'émotion des batailles, les prestiges de la gloire, firent longtemps du bruit à ses oreilles, et soulevèrent sous ses pas une poussière qui lui dérobait les choses de l'âme et les choses de Dieu. Les grandes lumières devaient jaillir pour lui des grandes épreuves.

Dans ma vie, messieurs, j'ai vu déjà trois fois les proserits, et je connais leurs larmes ; mais je vous dois ici, je dois à Dieu un autre témoignage : j'ai vu Dieu partager leur exil ou leur solitude, et remplir le vide de leur existence brisée. J'ai vu peu à peu la justice honorer leur nom, le respect revenir à leur digne et forte vaillance, et la religion, comme une rosée, attendrir, rafraîchir et envahir leur âme.

Décidément, messieurs, Jésus-Christ aime comme au temps de sa vie mortelle, ceux qui ont souffert ici-

bas, et il les cherche dans les humbles sentiers et sur les terres oubliées par le bruit. On ne l'a pas vu dans les foules ou dans les palais, et il n'est pas de ceux qui demandent audience aux têtes couronnées et aux puissants du monde. Mais il s'approche des malheureux, et on le rencontre dans les retraites solitaires; il est dans le sillon, derrière celui qui moissonne, et, la nuit, il s'assoit près de la lampe de l'homme d'étude qui travaille et qui cherche de bonne foi l'Évangile. J'ai vu, j'ai vu sans cesse, dans ma carrière sacerdotale, ce phénomène de Jésus se penchant, comme le Samaritain, vers le blessé de la vie publique, resté seul sur le bord du chemin, et j'ai vu surtout cette apparition de la vérité rendue visible à des âmes guerrières.

Vous ne savez pas, messieurs, l'attrait que Jésus inspire aux cœurs militaires.

Les livres présomptueux de la prétendue science s'accordent avec les livres puérils d'une littérature qui se croit pieuse, pour nous présenter un Christ affadi, qui n'est pas le nôtre. On nous rapetisse le Christ de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis; on oublie qu'il est le Fils et l'Égal du Dieu des armées. Sans doute, il était doux et tendre, mais il n'était pas moins fort et brave, et s'il est l'agneau qui se laisse égorger, et qui meurt pour son peuple, il est aussi le Lion de la Tribu de Juda: il est surtout un Dieu qui parle, un Dieu qui commande, et sa voix a un accent qui en impose aux âmes guerrières. Une de nos légendes, au sens merveilleux, rappelle un saint qui fut un homme redoutable, et bien décidé à ne jamais céder qu'à un plus fort que lui: un jour, un enfant se présente et lui demande de le mettre sur son épaule et de le porter du côté du torrent; le géant sourit, et il enlève ce chétif enfant du bout de sa main, mais au milieu de l'eau, il sent que l'enfant pèse, et il entend: "Tu portes celui qui porte le monde." Le nom de Christophe, Porte-Christ, lui est demeuré, et c'était un des noms de ce général de Lamoricière qui, dans l'exil, céda à Jésus-Christ. Ce Jésus-Christ, depuis sa première communion, il le portait dans son cœur, il le portait avec lui à travers les batailles, les vallées, les torrents et les montagnes d'Afrique. Il ne le servait pas, mais il ne le laissait jamais insulter en sa présence. Tout-à-coup il sentit dans son âme comme un poids qu'il ne pouvait plus porter. Étonné, il s'arrête un moment; il regarde: c'était Jésus-Christ. "C'est moi," lui dit le Maître!

Le divin maître saisit à la fois cette âme généreuse par ce qu'elle avait de plus fort et de plus tendre. Il lui apparut d'abord sous les traits de sa femme et de ses filles, et dans les souvenirs nédités de la mère incomparable à qui il devait sa femme et ses filles. Puis il entendit comme une voix qui murmurait à l'oreille du banni: "Tu es dans l'exil, je serai ton compagnon; tu es seul, je partagerai ta vie; ton âme est vide, je la remplirai; tu n'as plus de carrière, je serai ton occupation et la nourriture de ton cœur; plus d'avenir, il y a le ciel; plus de patrie, je serai ta patrie, ta maison, ta terre et ton repos!" Ce que je dis ici, messieurs, est de l'histoire, et j'ai encore ici des témoins.

C'est, messieurs, cette conversion dont je ne puis tout vous taire, bien que j'aime à laisser dans le secret ces dialogues sublimes du Père des âmes avec les âmes; mais ce grand acte fait partie de la vie publique de celui que je pleure avec vous, et il ne le cachait pas. Les actions, comme les monuments, comme les mots,

ont un style, et notre époque aime naturellement ce qui est moderne, et je ne l'en blâme pas, si elle respecte aussi ce qui est antique, grand et snéré. La publicité, la liberté, voilà les goûts de notre âge. Or, Lamoricière était moderne, et c'est pourquoi il fut populaire; et il se convertit librement et publiquement, il s'est converti comme il s'est battu, en plein soleil. De plus, cet acte explique ce qui l'a suivi, et comment Lamoricière fut prêt, lorsque Dieu lui demanda successivement trois sacrifices, les plus grands qui se puissent imaginer: son fils, son épée, sa vie.

Quand donc il fut tombé, et qu'après ces grandes ruines dont il faisait lui-même partie, il put jeter de nouveau son regard sur la scène publique d'où il avait disparu, de nouvelles perspectives s'ouvrirent devant lui, et les choses de ce monde lui apparurent sous des aspects qu'il ne connaissait pas. Tout l'horizon supérieur des choses de Dieu se dévoila devant lui. Je trouve la trace de ces préoccupations nouvelles dans une lettre écrite de Bruxelles en 1855, où il résumait ainsi sa vie depuis l'École polytechnique:

"Depuis lors, j'ai mené les armes pendant dix-huit ans; j'ai passé quatre ans dans nos luttes et nos disputes politiques, et depuis trois ans je suis dans l'exil où Dieu m'a conduit pour me donner le temps et le besoin de réfléchir, et de regarder les choses du point de vue où on les voit ce qu'elles sont."

Devant cette disposition d'esprit, la religion lui parut ce qu'elle est en effet, le nécessaire et grand objet de la pensée de tout homme raisonnable; et il ne comprit pas qu'il fût possible d'y rester oublieux ou indifférent, parce que l'oubli ou l'indifférence ne sont pas des convictions, pas plus que la mollesse d'esprit qui recule devant le travail, et la faiblesse de cœur, qui recule devant la vertu, ne sont des excuses.

Résolu donc à étudier le christianisme, il apporta dans cette étude toutes ses habitudes de ferme raison, toute son ardeur de recherches, toute la rigueur et la précision de son esprit mathématique et philosophique en même temps. Il prit un à un tous les articles du *Credo*, et les étudia profondément. "Il discutait et travaillait, écrit un témoin de ces luttes, avec une opiniâtre ténacité, retournant les questions sous toutes les faces, épuisant les difficultés avec une énergie infatigable, mais se rendant loyalement, quand la lumière était faite, et disant avec joie: c'est vrai."

Car il est bien à remarquer, comme me l'attestait un autre fréquent témoin, qu'il discutait, mais ne disputait pas. Il ne combattait pas contre la vérité, mais contre le doute ou l'ignorance. Et il était vraiment curieux de le voir faire une question, pousser à bout les réponses et arriver en deux bonds à des solutions doctrinales et morales qu'auraient enviées des théologiens. Son esprit prompt, pénétrant, saisissait avec une vivacité et une sûreté extraordinaires tous les éclaircs de bon sens et de vérité qui j'aillissaient de la discussion.

(A continuer.)